

Gaston CALMETTE
Directeur-GérantRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue Drouot
A l'Hôtel du « Figaro »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
FondateurRÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE PROVISOIRE : N° 567.46 — 567.47

ABONNEMENT

| | Trois mois | Six mois | Un an |
|------------------------|------------|----------|-------|
| Seine et Seine-et-Oise | 15 » | 30 » | 60 » |
| Départements | 18 75 | 37 50 | 75 » |
| Union postale | 21 50 | 43 » | 86 » |

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

PAGES 1, 2, 3 ET 4

Femmes françaises : FEMINA.
Le five o'clock du « Figaro » : FABIEN.
Le tremblement de terre.
Lettre de Milan : RENZO SACCHETTI.
Le Monde religieux : Vers l'union : JULIEN DE NARFON.
L'application de la peine de mort : A. A. JOURNAUX et REVUES : ANDRÉ BEAUNIER.
L'Institut : CH. DAUZIAT.
Aux Ecoles : Le cours de M. Thalman : JACQUES LAPIERRE.
Les miettes de la science : Encore la synthèse du diamant ! : EMILE GAUTIER.
Gazette des Tribunaux : Tribunal des référés : « Monna Vanna » sera jouée.

PAGES 5, 6 ET 7

Dessin : Willette à l'Hôtel de Ville : LADISLAS LOEY.
La tournée de Mme Cora Laparcerie : G. DAVENAY.
Les Théâtres : Théâtre royal de la Monnaie : « Ariane et Barbe-Bleue » : ROBERT BRUSSEL.
Trente Ans de théâtre : ADRIEN BERNHEIM.
Mouvement météorologique : HORACE BLANCHON.
Feuilleton : Métropolis : UPTON SINCLAIR.

Femmes françaises

En ce début d'année, bien des gens ont dû sentir une inquiétude secrète se mêler aux vœux de paix et de bonheur qu'ils échangeaient, et voir, par-dessus les images heureuses, se dresser, avec une persistance cruelle, cette autre image : la Sicile fumante, brûlante, effondrée, où il n'y a plus parmi les ruines que des cadavres, et les pensées innombrables, accablées des extrémités de la terre, et qui restent là, palpantes, obstinées, peuplant de leur présence invisible la terrible solitude.

Une telle catastrophe, survenue à l'époque des fêtes intimes, des propos courageux, des espoirs rafraîchis, fait hésiter la joie et impose au cœur une gravité particulière. L'instabilité de la vie, que l'on doit oublier pour vivre, mais dont il faut se souvenir parfois, afin de bien vivre, nous est apparue, effroyablement. Ce choc brutal restitue un moment leur véritable proportion aux intérêts qui nous agitent. Discipliné par la pitié ou se trouvant moins d'énergie pour la haine et les revanches, devant cette misère sans limites, on cesse de lamenter sa propre misère. On s'efforce d'être discret afin de ne pas attirer sur soi l'attention du destin. Poussé par un souci pareil à celui qui faisait jadis brûler des viandes et des parfums pour détourner la colère des dieux redoutables, on tâche de régler sa pensée, on favorise le jeu de ses instincts nobles... Tous ceux que l'affreuse tragédie remue en leur profondeur ont commencé l'année avec des cœurs plus sérieux et meilleurs. Et comme ils sont nombreux ceux-là !

Trop souvent on nous répète qu'il n'y a plus d'esprit public en France, et que l'âme nationale y perd son caractère. L'esprit public, on a pu constater récemment qu'il existe encore. On l'a vu, ramassé, unanime devant l'adversaire. L'âme française, on la voit, aujourd'hui, élanée tout entière vers la source meurtrie. Active, ingénieuse, faite de générosité et de tendresse, on la retrouve pareille à elle-même, et on la retrouvera toujours !... Nous envoyons de l'argent à l'Italie, c'est bien. Mais nous faisons mieux : nous lui envoyons, chargées de notre pitié, de notre efficacité, de notre amour, d'admirables ambassadrices : les femmes de la Croix-Rouge, les femmes de France !

Se disputant l'honneur d'aller au périlleux devoir, elles sont parties pour la terre de mort. C'est l'âme française qu'elles portent dans leurs mains habiles à panser les plaies.

Elles représentent ce qu'il y a de plus pur dans notre patrie : salons-elles, il en est une qui fut l'âme de ma jeunesse : à celle-là j'adresse l'indiscrète émotion de ma pensée. Que Dieu la garde !...

On sait quelles besognes de dévouement ces infirmières savantes, cultivées, élégantes aussi, accomplissent dans les hôpitaux, et de quel secours elles furent au Maroc. Elles mettent à leur tâche tant de simplicité, un tel entrain qu'on ne s'étonne pas plus qu'elles-mêmes de ce qu'elles font. On a tort ! Il y a de quoi s'étonner, de quoi réfléchir... L'esprit qui anime ces femmes est un esprit entièrement nouveau ; merveilleuse production du temps actuel, et propre à lui faire pardonner les inconvénients que peut avoir d'ailleurs son culte pour l'indépendance.

Il y a toujours eu des femmes dévouées. On dit volontiers qu'elles le sont toutes. Et cela est fort inexact. Un rapide examen de celles qu'on connaît démontre péremptoirement que beaucoup de femmes ne possèdent aucune faculté d'abnégation ; que la plupart sont capables de sacrifice dans le cercle étroit de la famille, mais pas au-delà, et que celles qui ont trouvé éternellement prêtes à se dévouer, sans y être conduites par l'intérêt du sang ou de l'affection, celles enfin qui ont la vocation du dévouement sont très rares. Au reste, je ne songe pas à contester qu'il y en ait eu depuis le commencement de l'humanité. Seulement, les pieuses personnes qui, autrefois et dans tous les temps, s'ingéniaient à soulager la souffrance, n'obéissaient pas — je le crois du moins — aux mêmes motifs, ne suivaient pas la même

ligne directrice que les infirmières d'aujourd'hui.

Elles ont, la plupart, des sentiments religieux, et cependant cela ne doit pas être le mysticisme qui les pousse à soigner les blessés, à se pencher, patientes, sur des agonies, à veiller les morts. Le mysticisme a libéré de magnifiques forces, qui sans lui fussent demeurées captives, il n'en faut pas mépriser. Je veux seulement exprimer ceci : Les malades et les miséreux n'apparaissent pas aux charitables femmes d'autrefois comme ils apparaissent à nos infirmières. La pitié — aussi vive sans doute — était moins précise et moins fraternelle...

Certains saints ont eu avec la douleur une sorte de camaraderie rapprochée qui leur donnait un pouvoir miraculeux. Mais s'ils ont frappé les imaginations, si on les a tenus pour saints, c'est qu'ils éprouvaient ce que, autour d'eux, on était incapable d'éprouver. Cette pitié réaliste, pour ainsi parler, et tout humaine, qui fut jadis le privilège des âmes particulièrement douées, est l'une des caractéristiques de l'esprit nouveau qui mène vers leur mission les admirables infirmières.

Différentes, par la structure mentale, des bienfaisantes laïques leurs devancières, quelque chose — un trait significatif — les différencie encore des religieuses qui s'employaient aux mêmes besognes. Ce quelque chose, c'est un sens viv de la liberté.

Quand une femme entre dans les ordres, elle avoue par là son instinct de soumission et le besoin d'être protégée. Elle recherche l'abri d'une maison rassurante et qui lui paraît plus proche de la maison divine. Elle souhaite se donner aux autres, mais d'abord elle souhaite se débarrasser de la partie la plus importante d'elle-même, — sa volonté. La règle la dispense de choisir la direction de ses journées ; le chemin de ses pensées est tracé d'avance. Les besognes de charité finies, elle se repose de son labeur dans l'irresponsabilité. Elle donne tout son effort physique et une sympathie où on a posé des bornes ; elle a abdiqué le reste : le trop humain. Si sublime soit-il, son dévouement même n'est pas indépendant ; elle sait qu'il prépare sa place au ciel... Elle n'est pas libre et ne voudrait pas l'être.

Les autres ont, au contraire, la passion de la liberté. Tout ce qu'elles font en porte le caractère. L'après-midi qu'elles s'imposent développe leur personnalité et leur force de résistance. Actives, résolues, maîtresses d'elles, directrices énergiques de leur propre vie, efficaces et braves, elles ne ressemblent pas à des religieuses, mais plutôt à de bons soldats.

Parfois on critique les femmes et les jeunes filles qui consacrent la majeure partie de leur temps à soigner les malades des hôpitaux, assistent sans broncher à des opérations atroces, sont sans cesse prêtes à tout quitter pour aller secourir n'importe qui, n'importe où et quel que soit le risque. On dit qu'elles feraient plus sagement si elles fondaient une famille et utilisaient la vie le dévouement ; que rechercher une vie à ce point anormale est une folie, presque une inconvenance... Les gens qui parlent ainsi ne regardent pas bien. Ces femmes ont le droit de vouloir une vie d'exception, car elles sont exceptionnelles. Elles savent ce qui leur convient. Elles savent quel y a en elles des puissances qu'une existence médiocre rendrait inutiles et détruirait à la longue... Elles savent !

On ne s'étonne jamais de voir des hommes, se trouvant à l'étroit dans leur destin, en sortir, aller au loin, parmi des dangers fabuleux, dépenser un courage surhumain, et ne se sentir à l'aise que dans l'exercice continu du risque. On constate qu'ils ont le tempérament aventureux, que ce sont des héros. Ils font leur fonction et cela paraît naturel.

Eh bien, les femmes aussi peuvent avoir le tempérament héroïque, ou, en d'autres termes, une surabondance de force qui ne saurait s'exercer dans les circonstances ordinaires. Elles peuvent avoir à donner plus qu'on ne leur demande. — Combien de femmes sont, sans le savoir, empoisonnées par des énergies sans emploi ! — Pour elles, il n'y a ni voyages dangereux et utiles à travers les contrées inconnues, ni batailles. Il n'y a aucune de ces grandes aventures où on se dépense abondamment avec la certitude de servir la généralité... On leur offre des sentiments précieuses, des devoirs limités, une foule de choses, dont certes on peut tirer de nobles résultats, et du bonheur, mais pourvu qu'elles correspondent aux besoins qu'on a... Les héroïques ont d'autres besoins. Rien de tout cela ne s'adapte exactement à elles, car elles ne sont pas destinées à un groupe, — elles appartiennent à l'humanité.

Le dévouement pour ceux qu'on aime comporte, nous le savons, de merveilleux plaisirs et des peines pénétrantes. Ces peines et ces plaisirs viennent d'une source commune : l'égoïsme ! Se dévouer par tendresse, c'est jouir de son âme à chaque seconde, et délicieusement. Quoi de plus égoïste ! Et si on souffre, c'est qu'on espérait une récompense, qu'on voulait obtenir plus d'amour, rendre heureux d'une certaine manière. On est mal payé de ses peines, on a le cœur en lambeaux... égoïsme ! C'est parce qu'il est égoïste que ce dévouement-là ne suffit pas aux héroïques. Le leur s'adresse à des inconnus dont les mœurs, l'esprit, le milieu social, tout les sépare, et que seule leur passion de secourir leur permet d'atteindre — mais comme elles les atteignent !... — ne souhaitant aucune reconnaissance, elles sont vis-à-vis d'eux en état de parfait désintéressement. Nul souci personnel n'entrave l'absolue liberté du don d'elles-mêmes, si libéralement fait et constamment recommencé.

Voilà les aventures qui attirent ces

héroïques et apaisent leurs énergies. C'est une grande aventure en vérité, une aventure aux mille formes, une lutte acharnée et joyeuse avec les monstres : la lutte contre la douleur et la mort.

Toutes ces femmes — je parle de celles que rien ne détournera de la route adoptée — n'ont pas immédiatement compris leur mission. Il en est qui, d'abord, ayant essayé d'autres formes d'existence, ont connu le vide, le vague, le malaise sourd des êtres qui ne sont pas à leur place. Puis, un jour, le moyen d'extérioriser enfin toutes leurs oppressantes puissances est apparu, elles ont choisi leur destin, trouvé la paix et la joie. Elles échappent au regret qui épargne si rarement la fin des journées et la fin des existences : regret de n'avoir été au bout de rien parce qu'on n'a pas osé aller jusqu'au bout de soi-même, d'avoir manqué cent occasions de se réaliser, de s'être trop parcimonieusement donné... Rien de tout cela ne les menace, ces vaillantes ! Elles sont sereines, assurées, gaies au milieu des horreurs, des dangers de toute sorte. Elles croient à la vie... Elles font ce pourquoi elles étaient faites !

Leur action s'étend bien au-delà de l'hôpital et du campement où elles travaillent. Elles créent une chose, un sentiment dont les conséquences lointaines sont infinies...

Ces femmes, qui parfois n'ont pas d'enfants, et ces jeunes filles libèrent l'instinct maternel de ses entraves ; grâce à elles il échappe aux nécessités de la physiologie, aux limites du foyer, et se répand largement. C'est là de quoi changer bien des choses ! Qui sait les miracles que peut opérer cet amour maternel dépourvu d'égoïsme et mis en circulation par ces cœurs énergiques et détachés ? qui sait si la contagion de leur exemple ne contribuera pas à modifier les rapports entre les êtres ?...

Parce que des femmes délicates et fortes auront choisi de vivre librement pour servir la grande famille humaine — non seulement dans le but de s'élever un beau chemin assuré vers le ciel, mais par amour des plus humbles entre les souffrants, — à cause de cela, peut-être un jour, y aura-t-il moins de haine sur la terre. Ces aventureuses admirables, qui vont au loin panser les blessés de la guerre et des cataclysmes, ces mères de tous ceux qui saignent font plus qu'elles ne savent pour le perfectionnement de l'humanité.

Femina

Echos

La Température

La situation reste à peu près sans changement sur la région parisienne. Le temps est toujours brumeux, très froid ; pendant la matinée d'hier sont tombés quelques grains de neige et les minima étaient voisins, en ville et en banlieue, de 2° au-dessous de zéro. A cinq heures de l'après-midi le thermomètre marquait 10° au-dessus de zéro. La pression barométrique accusait à midi 777^{mm}. Une dépression persiste vers l'Islande (744^{mm}).

Des neiges et des pluies sont tombées dans le nord-ouest de l'Europe et en Russie. En France, on n'en signale pas dans nos stations. La température a monté sur nos régions du Nord et de l'Ouest, elle a baissé dans le Centre et l'Est.

Départements, le matin, au-dessus de zéro : 0° à Certe, 0° à Dunkerque, 1° à Boulogne et à Marseille, 2° à Lorient, 3° à Cherbourg, 6° à Brest, à Biarritz et à Orléans, 8° au cap Béarn, 8° à Perpignan et à Alger, 10° à Ouessant.

Au-dessus de zéro : 10° à Toulouse, 20° à l'île d'Aix, 30° à Nantes, à Rochefort, au Mans et à Nancy, 40° à Belfort, 60° à Limoges, 70° à Lyon, 80° à Clermont, 90° à Besançon. En France le temps va rester encore brumeux et froid.

La température du 6 janvier 1909 était, à Paris : 12° au-dessus de zéro le matin et 20° au-dessus l'après-midi ; baromètre : 771^{mm} ; vents très secs.

Nice. — Température : à midi, 15° ; à trois heures, 14°.

Les Courses

Aujourd'hui, à 1 heure 30, Courses à Vincennes. — Gagnants du Figaro :

Prix d'Angoulême : France D ; Favia Bonita.
Prix de La Rochelle : Fen Follet ; François.
Prix de Viret : Espoir ; Edison.
Prix de Bourges : Duchesse ; Ecurienne.
Prix de Châteauroux : Etourd ; Estragon.
Prix de Tours : Fuchs ; Estrad.

Aujourd'hui, à 1 heure 45, Courses à Nice. — Gagnants du Figaro :

Prix du Port : Ixion IV ; Kassaba.
Prix des Citronniers : Hautaniboul ; Philomène.
Prix de Beaulieu : St Léonard ; Laripette.
Prix des Orangers : Chanoine ; Bon.

A Travers Paris

La douce sollicitude de M. Chéron gagne les officiers supérieurs. Après le pain du soldat et les améliorations de l'« Ordinaire », la saison imposait l'étude de cette nouvelle question : le froid du soldat.

M. le gouverneur militaire de Paris vient de décider que la durée de la faction des sentinelles serait réduite de moitié et que pendant l'heure dans laquelle ils monteront la garde, les soldats recevraient des boissons chaudes et réconfortantes.

Après ces prescriptions, des recommandations instantes sont faites à ces petits soldats. Comme une bonne mère dit au jeune écolier : « Nous bien ton foulard, boutonne ton pardessus », le

gouverneur militaire de Paris autorise les sentinelles à porter pendant la journée la capote spéciale de bure réservée aux factions de nuit. Et les cavaliers devront aussi porter pendant les manœuvres le grand manteau ulster de leur tenue de ville.

Nous ne sommes plus aux âges héroïques, alors que d'on voyait des clairons à leur poste gélés.

Nous sommes au temps du thé et des grogs bien chauds, des capotes, des manteaux, des chaussettes et des foulards et des petits plats. L'armée est une grande famille, et si M. Chéron vient la nuit dans les chambrées, c'est pour reborder les draps.

Ces gâteries sont touchantes. Mais quelle drôle de façon d'aguerrir les recrues !

M. Ribot, élu dimanche sénateur du Pas-de-Calais, est rentré hier à Paris.

Il siégera cet après-midi au bureau de l'Académie française, en habit vert, pour recevoir, comme chancelier de cette compagnie, son collègue au Sénat et au Palais-Mazarin, M. Francis Charmes.

Ce dernier sera introduit par MM. Alfred Mézières et Albert Vandal, dont il s'est assuré le parrainage. C'est M. Henri Houssaye qui répondra à son compliment.

D'assez inquiétantes nouvelles sont arrivées du Lavandou, ce joli village du Var où l'illustre auteur de *Sigurd* s'installe depuis quelques années tous les hivers. Il paraît qu'Ernest Reyer est malade, et assez gravement, à la suite d'un refroidissement dont les conséquences se font sentir avec plus d'acuité à cause du grand âge du compositeur, à cause aussi de la fatigue amenée en lui par un excès de travail.

Les nouvelles que nous a télégraphiées dans la soirée d'hier notre correspondant ne sont pas plus rassurantes que celles de l'après-midi : elles ne signalent aucune amélioration.

Tous les écrivains, tous les artistes, peintres et sculpteurs, ont connu le regret Georges Heq qui fut, durant de longues années, le chef du secrétariat des beaux-arts au cabinet du ministre de l'Instruction publique et exerça les délicates fonctions de distributeur de palmes à l'entière satisfaction des resses et des protégés. On lui a reproché de ne pas percevoir à Paris et mourir il y a quelque dix ans.

Le successeur de Georges Heq fut M. Léopold Leroy, qui maintint les excellentes traditions : c'est à lui qu'incombait tous les ans, à cette époque de l'année, la lourde tâche de classer les dossiers des palmes. Sa bonne grâce était extrême, sa courtoisie proverbiale... Et M. Leroy s'en va à son tour et prend sa retraite, regretté par tous ses collaborateurs du ministère comme par tous ceux qui ont été en rapport avec lui. Il a, faisant ainsi exception à la règle, demandé sa retraite, et son ministre M. Doumergue, reconnaissant ses brillantes services, l'a nommé directeur honoraire. Il sera remplacé — rien de plus normal — par son sous-chef.

La Cour d'assises, lorsqu'elle a commencé l'examen d'une affaire, doit statuer « sans désespérer ». Cela ne signifie pas que les jurés et les magistrats doivent poursuivre leur œuvre jusqu'au verdict sans boire, manger ni dormir, mais qu'à peine de nullité ils ne doivent s'occuper d'aucune autre affaire avant d'avoir terminé celle qui leur est présentée.

Cette règle vaut aux accusés de Draveil trois jours de détention supplémentaire. La clémence ministérielle ayant décidé de les amnistier, il est évident que la justice aurait fait diligence pour libérer ces détenus. Mais la loi s'y oppose. En effet, la Cour d'assises de Seine-et-Oise, de qui relèvent les accusés de Draveil, est occupée actuellement à juger l'affaire d'Albinet et de ses complices. Il faut que l'affaire Albinet et complices soit jugée avant que les magistrats puissent accomplir les formalités relatives aux intéressés anarchistes à qui échoit l'abaissement de l'amnistie.

C'est une petite malchance qui leur arrive. Mais ils seront — espérons-le — patients ; pour compenser ce désagrément, ils ont eu l'admirable chance de ces élections sénatoriales qui ont, à leur profit, mis de si bonne et indulgente humeur le président du Conseil.

Alfred de Vigny, comme Victor Hugo, Lamartine et Musset, va enfin avoir sa statue à Paris.

Un comité d'honneur composé de MM. Jules Claretie, Edmond Rostand, Anatole France, Jean Richepin, Henry Roujon, Catulle Mendès, Jacques Siegfried, Deutsch de la Meurthe, etc., a voulu, en effet, que cet hommage fût rendu à la mémoire du seul grand poète romantique que l'on ait oublié de glorifier par le marbre ou le bronze.

C'est à M. José de Charnoy qui a été confiée l'exécution du monument, qui s'élèvera, — c'est décidé, — aux abords du parc Monceau, à côté de la rue Alfred-de-Vigny.

Sur l'initiative de M. Georges Lecomte, son président, la Société des Gens de lettres a décidé de faire de son dîner mensuel, lundi prochain, une manifestation en l'honneur de la langue française et de son expansion à l'étranger. Elle a offert la présidence de ce banquet à M. Emile Haguenin, ancien élève de l'Ecole normale, agrégé des lettres, professeur de littérature française à l'université de Berlin.

La Société des Gens de lettres a profité de la circonstance pour inviter de hautes personnalités universitaires, et

parmi les éminents convives qui ont déjà accepté son invitation, on peut citer M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; M. Louis Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des lettres et membre de l'Institut ; M. Bayet, directeur de l'enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, etc.

« PRO DOMO »

Une longue tradition veut qu'à la fin de tous les banquets corporatifs, après le toast protocolaire à M. le Président de la République, un distingué secrétaire général se lève et porte la santé des « excellents représentants de la presse locale et parisienne, d'une compétence qui n'égale que leur dévouement ». Alors les convives se tournent vers les journalistes. Et j'ai toujours vu nos plus anciens confrères, les vétérans, dont la gastralgie atteste l'expérience, se redresser et sourire avec une sorte de modestie inspirée par plus d'émotion que d'indulgence. On veut, comme cela, être sceptique, et on est content.

Les « 45 » nous ont rendu hier cet hommage. Mais leur amabilité était de la délicatesse. Car ils nous devaient rien. Ils sont célèbres et tous réalisent par leur propre effort leur ambition. Ils auraient pu avoir cette ironie avec laquelle Loyson-Bridet nous donna dans les *Diurnales* de si précieux conseils. Ils se trouvaient en tout 45 littérateurs, artistes, hommes politiques ou musiciens qui s'étaient assemblés discrètement, pour le simple plaisir d'être ensemble.

Cependant, à la fin de leur dîner amical, ils n'ont pas voulu être égoïstes. Ils ont voulu associer un ami à leur bonheur. Et ils ont donné à un de nos jeunes confrères, M. Henri Duvernois, un prix dont la valeur matérielle était doublée par la qualité morale des 45 donateurs.

Voilà une jolie manière de nous rendre justice et de dire publiquement son estime pour quelqu'un.

Les lecteurs des journaux d'informations brèves et rapides ne peuvent pas toujours apprécier le mérite littéraire d'un journaliste. Ils lisent une nouvelle et ne s'inquiètent pas du jeune lettré qui, pour la rédiger, a trouvé des mots précis et assemblés des phrases vivantes. En ne reconnaissant pas son mérite, ils ignorent que ce chasseur d'actualités collectionne en ses heures de repos ses observations et publie des romans comme *Capote*... C'est ainsi que M. Henri Duvernois, dans son dernier roman, *Le jour, la nuit, la nuit*, a maintenu dans chacun sait que ses années en littérature, en art — et en succès — l'apprécient à son juste mérite, on retiendra son nom, on aura confiance en lui. C'est une récompense qu'il obtient. Et pour ses jeunes confrères, c'est un grand encouragement.

On ne dira plus que les gens de lettres se jaloussent, se calomnient. On ne prononcera plus ce vilain mot : concurrence. Voilà le renouveau d'amitié et d'estime dont nous nous réjouissons, en nous souvenant, avec l'opportunité qui convient, de la délicate réflexion du bon Fontenelle, un illustre confrère : « Il n'y a pas de succès si mérité où il n'y ait encore du bonheur... » — Régis GRANOY.

M. Dumény interprétera aujourd'hui à l'Université des *Annales* quelques-unes des romances mises à la mode par Garat, le seul chanteur que le Grand Empereur daignât applaudir. Et Mlle Alice Bonheur puisera dans le répertoire de la reine Hortense les mélodies typiques et surannées : *Il était là, la Romance de Palme*, qui ravissaient les âmes sensibles du premier Empire.

Le spectacle de la salle Charras est, à coup sûr, l'un des plus artistiques de Paris. Dans ce cadre charmant, la collaboration de talents si divers unis dans une commune aspiration vers le Beau nous donne de rares et belles sensations d'art.

« Visions d'Orient », de Gervais-Courtellement, enchantement imprévu pour nos yeux accoutumés aux grisailles d'un triste hiver ; grandes scènes historiques mises au point par les maîtres de la littérature et interprétées par nos plus célèbres artistes ; scènes comiques déchaînant les éclats de rire ; chants et orchestre de tout premier ordre, — tel est le spectacle vraiment rare et de bon goût offert chaque soir au public choisi qui fréquente la salle Charras.

Hors Paris

Peu de jours avant la catastrophe qui vient de bouleverser la Sicile et la Calabre, des terrassiers travaillant aux fouilles de Pompéi mirent à jour, dans une couche de lapilli, près de la porta Nolana, un squelette humain. Ses mains décharnées seraient encore convulsivement contractées contre le thorax emporté par la peste. On trouva dans ses poches quelques pièces de monnaie, parmi lesquelles un godet en argent et des clefs. La position du squelette montrait que l'on se trouvait en face d'un malheureux qui avait tenté de fuir la pluie de feu qui tombait sur la ville.

Nouvelles à la Main

— M. Reymoneneq, le nouveau sénateur du Var, était, hier encore, ouvrier à l'arsenal de Toulon.

— Et il veut se mettre à travailler, à son âge ! C'est courageux...

— Le ministère paraît menacé. Les combistes lui préparent quelques mauvais coups.

— Voilà bien la confirmation du principe : « Pas d'ennemis à gauche. »

— On assure que les membres du ca-

binet ne sont pas d'accord sur l'application de la peine de mort. — C'est pourtant une question capitale.

— X... va être décoré.
— Drôle d'idée !
— Vous êtes sévère. C'est un travailleur.

— En effet, ses œuvres sont laborieuses.

L'amnistie :
— On va élargir les grévistes de Draveil-Vigneux. D'ici à quelques jours ils seront libres de quitter la prison.
— Et leurs victimes, les soldats blessés ?
— Ils seront libres de quitter l'hôpital.

Le Masque de Fer.

POUR LES VICTIMES D'ITALIE

Notre Souscription

Quatrième liste des sommes reçues par le Figaro :

| | |
|--|-------|
| Mlle Marietta Ricotti....Fr. | 300 » |
| Pierrette Fleury..... | 100 » |
| Une artiste..... | 200 » |
| Le docteur Gustave Roussy..... | 200 » |
| M. et Mme Philippe de Kerhallet..... | 500 » |
| Prieur..... | 10 » |
| Mme Alice Nolte Rouville..... | 50 » |
| Une abonnée..... | 50 » |
| C. B..... | 200 » |
| A. Millierand..... | 100 » |
| Antonio Roxoriz, ancien président du réseau international et transbrésilien de Sao Paulo-Rio-Grande..... | 300 » |
| Bejot..... | 30 » |
| E. B..... | 40 » |
| M. M..... | 30 » |
| Eugène Laugier..... | 100 » |
| Mme veuve J. M..... | 50 » |
| Jacques Pacifico..... | 500 » |
| Anonyme de Nancy..... | 100 » |
| Mme Albert Costeau..... | 100 » |
| Pharmacie centrale de France Le personnel de la maison | 500 » |
| Alice Blum et C..... | 70 » |
| M. Dumont..... | 5 » |
| René Bréard..... | 500 » |
| Cécile et Maurice C..... | 40 » |
| Alfred Bourdeley..... | 300 » |
| L. Voisin..... | 20 » |
| Mme G. et ses filles..... | 80 » |
| J. de Oliveira Murinelly..... | 100 » |
| Mme Louise Hunt..... | 50 » |
| Mme Jules Hansen..... | 10 » |
| Mme veuve A. Godeville..... | 50 » |
| Belhère, directeur de la Pharmacie Normale..... | 100 » |
| J. V..... | 20 » |
| D. L. Netto..... | 100 » |
| Anonyme..... | 40 » |
| Ignacio Penteado..... | 200 » |
| Louis Péron..... | 50 » |
| Mme Louis Péron..... | 50 » |
| Mlle Georgette Péron..... | 50 » |
| Mme Hertz..... | 50 » |
| Mme R | |

Raoul Mallet, Mme Julien C. de Carabassa M. et Mme Verdé-Deleille, M. et Mme Pierre Girod, M. et Mme Pierre Rodocanachi, Mme A. Fauchier-Magnan, M. Guillaume Beer, comte de La Mazière, M. François Proust, M. et Mme André Lécuyer, M. et Mme Fauchier-Delavigne, M. et Mme Willy Blumenthal, M. Evaristo Machain, Mme Clara de Cusio, Mme A.-J. Pam, M. et Mme M. Weil-Racine, M. et Mme de Aguilard, M. et Mme Ferdinand Blumenthal, Mme Maurice Gallet, M. et Mme R. de Clermont, Mme L. Beldik, née Arin, M. et Mme Blay de Malherbe, M. et Mme Boutin, M. et Mme Ducos de Lacroix, Mme Ferdinand Desmoulin, M. et Mme Maurice Bernard, Mme Louise May, M. R. Demeuran, M. et Mme A. Leblond, Mme Lily Amand, M. et Mme Henry Wiener, M. Charles Berger, M. et Mme Bickart-See, Mme Maurice Thomas, M. A. Bellères, M. Miss Echel Simon, Mme Ch. Quinel, M. et Mme Marchand, M. Portel, Mme Th. Guérin, M. et Mme André Lécuyer, M. Jean de Larroude de Lécussan, M. Auguste Beaux, M. et Mme E. Simon, Mme Bellet, Mme et Mlle Rogers, M. Médéric Allaire, M. et Mme Marcel Tavernier, M. Emile Deville, Mme et Mlle Guéneau, M. Curtet, Mme Benedict Rheims, Mme Michel Hirsch, Mme Dubost, le docteur Lucien Mathé, le docteur et Mme Armand, M. et Mme de La Tour, M. Diaz Monteiro, M. et Mme Mlle Auguste Armand, Mme Landrieux, Mme Emery, M. J. Girod, M. et Mme Jules Kallmeyer, Mme Delanneux, Mme Brisky, M. Chenevière, Mme Grenet, M. et Mme Baudouin, M. Louis Hughes, Mme et Mlle Edmond Rousset, M. et Mme R. Avilès de Playout, le docteur et Mme Armand, M. et Mme Pusterle, Mme et Mlle Léonce Chastellier, M. Crenqui, Mme Mengy, M. et Mme Arthur Lévy;

M. H. Blancard, M. et Mme Daval, M. de Castellani, M. Lionel-Laroze, M. G. Eberhard, Mme et Mlle Oustanilo, M. et Mme Frédéric Schiff, M. René Caillet, Mme Ragon, M. et Mme E. Brousseau, M. Georges Cohl, Mme Dumont, le docteur et Mme Lory, M. Weissmann, M. Emile Caron, Mme Félix Chardon, M. et Mme Fabrice Carré, M. G. Keller, Mlle Farguette, M. Rousseau, M. et Mme Benicelli, M. Félix Chandonier, Mme de Mendocia, Mlle B. Knowles, Mme Chéri R. Halbronn, Mme Jules David, M. et Mme et Mlle Prévoist, M. Blétry, M. Arthur Blad, Mme Marie Jozon, M. et Mme Baitry, M. et Mme Amélie Negreiros, Mme Arrière, M. et Mme et Mlle de La Balze, M. et Mme Georges Coquillon, Mlle Cabrol, M. et Mme Sennet, M. Jules Vian, Mlle Mondouit, M. Dusart, M. de Maestrac, le docteur Richard, Mme E. Taupery, M. et Mme Hippolyte Bobin, le docteur, Mme et Mlle Fariuz-Glénard, Mme et Mlle Aret, M. et Mme Marius Boucher, le docteur Marcel Mary, Mme Compoin, M. et Mme Léon Laurent;

M. et Mme Charles Lefebvre, M. et Mlle Luyet, le docteur Quisner, M. Dettelbach, Mme A. Belfond, M. et Mme Dollinger, M. Champenois, Mme Hélène Gremer, M. et Mme Bileau, M. Emile Viallet, Mme Reigier, M. et Mme Tassy, M. le président Richard, Mme Léprieux de Lévê, M. et Mme W.-F. Grinnell, M. et Mme Ernest Dubois, M. et Mme Goupy, Mme F. Pictet, M. Jacques Pasquier, M. et Mme Charles Le Brun, le docteur et Mme Couan, Mme A. Silvain, Mme et Mlle F. Lundin, le docteur et Mme G. Chevrier, Mme de Verlaque, M. L. Versin, M. et Mme Raymond Delmas, M. et Mme de Huertas, Mme Berthe Rueff, M. et Mme H. Haas, M. et Mme Philippe Gauthier, M. et Mme Joseph Belin, Mme Milran-Cavallan, M. et Mme André Lécuyer, M. E. Chevrant, M. et Mme Rodolfo Alcoria, le commandant Brice.

Le concert s'ouvrait sur l'*Allegro* du deuxième concerto de Saint-Saëns, très artistement exécuté par Mlle Emilienne Bompard.

Mlle Emilienne Bompard porte un nom qui la prédestine au succès. Elle est la fille d'un de nos peintres les plus justement renommés. Très jeune encore, on la cite, au Conservatoire, comme une des plus remarquables élèves de Delaborda. Le jeu est à la fois brillant et souple, solide et délicat; la bonne méthode s'y unit aux dons naturels les plus heureux.

Mlle Emilienne Bompard est déjà une véritable artiste. Nos invités l'ont fort applaudie.

On nous avait dit : « Si jamais Alchevsky revient au Figaro, demandez-lui donc de chanter des mélodies d'Enesco; ce sont des pages délicieuses, et il y est incomparable ! »

Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir offrir à nos invités ce régal d'art. Des amis nous pressaient d'inviter de nouveau Alchevsky, dont le succès, à notre dernier five o'clock, avait été triomphal; et, avec l'infinie bonne grâce qu'on lui connaît, l'éminent artiste avait accepté de revenir parmi nous. En même temps, nous avions la joie d'obtenir de M. Georges Enesco la promesse de son concours; et c'est ainsi que s'inscrivit, tout naturellement, à notre programme, le numéro souhaité...

Alchevsky était accompagné au piano par l'auteur; car Georges Enesco n'est pas seulement un des violonistes les plus admirables de ce temps-ci, un charmant compositeur et un organisateur éminent; c'est aussi un pianiste du talent le plus fin. Il a donc exécuté au piano, de façon exquise, l'accompagnement de deux des mélodies qu'il a composées sur des ravissants petits poèmes de Clément Marot, l'*Estrene de la rose* et *Languir me fais*.

Ce sont de courtes strophes dont le compositeur a su délicieusement orner la grâce précieuse et nonchalante, et que Alchevsky a chantées avec un art qu'on ne saurait mieux louer qu'en disant qu'il égale celui du poète et du musicien. Le succès de cette interprétation a été tel qu'on nous l'avait prédit. Ce fut un enchantement.

Quels remerciements ne devons-nous pas à Mme Elise Kutschera !

Nous avions appris que la célèbre cantatrice devait arriver d'Allemagne le matin même; et nous avons osé lui proposer de venir, quelques heures après, malgré les fatigues de ce long voyage, chanter au Figaro ! Mme Elise Kutschera, le plus simplement et le plus amicalement du monde, a accepté. Elle est venue; et le plus éclatant succès a récompensé son retour en une maison où elle savait bien, sans doute, ne rencontrer que des admirateurs et des amis.

Elle a chanté le *Pêcheur*, de Liszt, et cette *Nuit de printemps*, de Schumann, où elle déploie une si admirable virtuosité; puis, le *Jour des morts*, une des plus belles et des plus pathétiques pages de Schubert, et dont elle a exprimé avec une simplicité émouvante et une incomparable puissance d'expression, le charme

presque douloureux. La salle entière acclamait la grande artiste; elle a chanté encore; et dans le fameux *Boléro* de Dus-sauer, elle montra la souplesse et la verve les plus étonnantes !

Mme Elise Kutschera vient à Paris pour chanter, le 11 janvier, au profit des sinistrés de Sicile; puis commenceront les études de *Faust*, à la Galté, où nous aurons la joie de l'entendre bientôt ! « Vous ne sauriez croire, nous disait la grande cantatrice en nous quittant tout à l'heure, combien je me sens heureuse d'interpréter un maître français ! »

C'est pour nous aussi une fierté de penser que nos maîtres peuvent rencontrer, hors de chez eux, de tels interprètes.

Applaudi comme pianiste et comme compositeur, M. Georges Enesco nous donnait hier une troisième joie : celle de l'entendre jouer du violon.

Existe-t-il, à cette heure, quelqu'un qui en joue mieux que lui, avec une science plus approfondie et un art plus prenant, plus émouvant, plus parfait ? Nous ne le croyons pas; et l'interprétation que nous donna hier le jeune et célèbre artiste de la fameuse *Sonate pour violon* d'Händel ne nous paraît pas, en vérité, pouvoir être surpassée.

Remarquablement accompagné au piano par M. Eugène Wagner, le merveilleux virtuose a tenu sous le charme — pendant de trop courts instants — un auditoire émerveillé. Sous l'archet d'Enesco, cette musique d'Händel a le charme et la clarté d'une belle parole humaine; elle émeut comme si elle disait des choses qu'on comprend... c'est le comble de l'art ! M. Georges Enesco, rappelé deux fois par toute la salle, a été acclamé.

C'est toujours un plaisir pour nos invités de retrouver aux programmes du Figaro le nom ami de Galipaux. Galipaux est un de nos fidèles; et cette fidélité nous est précieuse, puisqu'elle est pour nous une promesse de salutaire gaieté. Galipaux nous a dit hier un de ses plus amusants monologues, *Salle de première*. Je dis un de ses monologues, puisque l'auteur et l'interprète étaient l'un et la même personne. *Salle de première* est un tableau parisien lestement évoqué, joyeusement caricatural, mais qui la caricature se relâche d'observation, de juste malice. Et rien de tout cela n'est méchant ! Et tout cela fait rire ! On a donc beaucoup ri, et Galipaux a triomphé une fois de plus.

Richard Wagner fournissait à notre programme son dernier « numéro ». Accompagné au piano par M. Chadaigne, M. Alchevsky (dans le rôle de Siegfried), Mmes Campredon, Lauterbrun et M. de Buck de l'Opéra, avaient bien voulu venir interpréter au Figaro l'une des plus admirables scènes du *Crépuscule des Dieux* : le premier tableau du troisième acte.

L'œuvre et ses interprètes ont été récemment loués comme ils méritaient l'être; et il nous a été agréable de pouvoir, grâce à l'obligeant et précieux concours d'artistes éminents, donner à nos amis une audition nouvelle d'un des plus beaux chefs-d'œuvre du chef de considérable.

Fabien.

Le Monde & la Ville

SALONS

— La marquise du Muni, ambassadrice d'Espagne, reprendra ses réceptions hebdomadaires le samedi, de quatre heures à sept heures, à partir du 9 janvier.

— La baronne Kurino, ambassadrice du Japon, recevra les après-midi des 5, 15 et 25 de tous les mois, à partir du 15 janvier.

— Mme A. de Tefé von Hoonholtz reprendra ses après-midi des samedis à partir du 10 janvier.

— Soirée très réussie avant-hier chez M. et Mme Jean Bonnardel dans leur hôtel de l'avenue des Champs-Élysées.

La répétition générale de la charmante revue, *En plein vol* ! très brillamment enlevée par M. et Mme Depas, eut un succès considérable.

Reconnu dans l'assistance : Prince et princesse Jean Ghika, le préfet de police et Mlle Lépine, le ministre de Roumanie et Mlle Lahovary, baron et baronne de Grandpré, le baron de Bourget, baronne et Mlle Gourey du Roulan, général et Mme Farin, Mme de Bernadsky, Mme de Yturbe, Mme et Mlle de Bartholomé, marquis du Lan, M. Fournier-Sarkis, André de Fouquières, Saint-Hilaire, de Saint-André, etc.

— Thé intime, chez la marquise d'Anglesey dans ses salons de l'avenue du Trocadéro. Aperçu :

Marquise de Jancourt, marquis et marquise de Montferrier, lady Wilson, lord Berwick, l'hon. Robert, MM. André de Fouquières, Deschamps, Gurney, marquis de Jancourt, etc.

— Très élégant dîner chez M. et Mme Hector Economos, dans leur hôtel de la rue de la Faisanderie. Parmi les convives :

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie, prince et princesse Jean Ghika, M. et Mme Pierre Le Beau, vicomte et vicomtesse Léon de Janzé, princesse Gérard de Rouilly-Lacaze, comte et comtesse de La Chapelle-Crosville, M. et Mme André Tontin, prince Nicolas de Hohenlohe, MM. Jean Nicolopulo, André de Fouquières, etc.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

— Le prince de Wied, attaché au ministère des affaires étrangères à Berlin, est venu passer quelques jours à Paris, où il a laissé tant de sympathie.

— Le comte et la comtesse Lutzow sont arrivés à Paris venant de leur château de Zampach (Bohême) où ils ont passé l'automne et une partie de l'hiver.

Ils resteront quelques semaines à Paris avant d'aller s'installer à Londres, comme tous les ans, pour la « saison ».

Le comte Lutzow vient de terminer tout récemment l'édition anglaise de son beau livre : *Jean Huss et son époque*, qui paraîtra dans deux mois.

L'illustre historien de la Bohême est un des rares membres étrangers du premier club littéraire et aristocratique de Londres, l'« Athénée ». Il y a quelques années, l'université d'Oxford l'a nommé docteur ès lettres honoraire, ce qui est un honneur aussi rare que précieux.

— Le comte de Pradère, le très distingué secrétaire de l'ambassade d'Espagne en France, quitte Paris pour passer son congé annuel à Madrid et à Séville.

— Pour les sinistrés de Messine. Sur l'initiative d'un comité de dames appartenant à la haute société parisienne, une intéressante réunion, de but charitable aura lieu au Washington Palace, 14, rue Mazelle.

lan, le vendredi 15, de trois à sept heures du soir.

On jouera au bridge; chacun formera sa table avec les joueurs de son choix.

— On peut se procurer des billets (10 francs) : chez Mme Leghait, 20, rue de Berri, chez la marquise de Talleyrand-Périgord, 2, avenue Elisée-Reclus; chez M. Ford, 2, avenue Montaigne.

— Mme J. du Jonchay, née de La Fargue, vient de mettre au monde, au château de Monciaux, une fille qui a reçu le prénom de Guillemette.

— L'état de santé de la reine Maria-Pia de Portugal continue à ne pas être satisfaisant. Les crises nerveuses se répètent fréquemment et l'infection rénale s'est aggravée.

— Le landgrave de Hesse est attendu à Londres vers la fin de ce mois. Il descendra, comme d'habitude, à l'hôtel Berkeley, où se trouvent en ce moment : le marquis et la marquise de Winchester, lord Berwick, attaché à l'ambassade d'Angleterre en France, et le baron Wurmb.

Aperçu au restaurant de cet hôtel : lady Knollys.

Ce restaurant a été ouvert pour la première fois la veille du jour de l'an. Des ballons capotés, des tables avaient été fixés à chaque table. On s'amusa beaucoup de cette décoration inattendue.

CERCLES

— Scrutin de ballottage hier, au cercle de l'union artistique. Reçus comme membres permanents : — M. Maurice Grimpel, présenté par MM. Georges Grimpel et Edmond Truelle; — M. Henri de Champeille, présenté par le baron R. d'Orgeval et L. Loris.

Aujourd'hui soirée musicale à ce même cercle. Au programme :

Quatuor n. 3, de Schumann; M. M. Firmin Touché, M. Vieux, M. Dorson et J. Marnef; quintette avec clarinette de Mozart; les mêmes et M. L. Lefebvre; air d'Uta, de Sigurd, de Reyher; *Non credo*, de Widor, et *Marine*, de Lalo; M. H. Mirey.

Au piano : M. Fernand Rivière, le maître-accompagnateur.

MARIAGES

— Mgr Bruchési, archevêque de Montréal, a béni à Paris, en l'église Saint-Joseph de Bellevue-Hoch, le mariage du docteur Paul-Ernest Bousquet, de Montréal (Canada), avec Mlle Joséphine Wiallard, fille de l'agent du gouvernement canadien et de Mme Paul Wiallard.

Témoins du marié : l'hon. R. Dandurand, président du Sénat canadien, et Mme Dandurand, M. et Mme Henry Hamelle, de la mariée : l'hon. Hector Fabre, commissaire général du Canada en France, et Mme Fabre, M. et Mme Legru.

La quête fut faite par Mlle Adrienne et Pauline Wiallard avec M. Paul Gerlier et le docteur Archaubeault.

Toute la colonie canadienne assistait à la cérémonie nuptiale.

— On annonce les fiançailles de M. Joseph de Roux, fils de M. Paul de Roux, avec Mlle Germaine Régis, fille du directeur de la Compagnie « la Providence », et de Mme François Régis, née Jouvence.

— Le mariage du vicomte Joseph de Camiran, fils du vicomte de Camiran, avec Mlle Camiran, avec Mlle Camiran-Antoinette de Vernou de Bonneuil, fille du marquis et de la marquise de Vernou de Bonneuil, sera célébré le samedi 19 janvier, à Notre-Dame de Passy.

DEUIL

— Nous apprenons la mort : — de M. Emile Philippe, ancien magistrat, médecin de la Faculté de Paris, décédé à Paris, 8, rue d'Alger, le 5 janvier, à quatre-vingts ans. Les obsèques auront lieu le vendredi 8 courant, à 10 heures, à l'église Saint-Vincent, où l'on se réunira. — de M. Jean Courcier, née de Rellier de la Rivière, décédée à Paris, 97, rue Jouffroy. Les obsèques seront célébrées le vendredi 8 janvier en l'église Saint-François de Sales; — de M. Charles Dupuy, inspecteur général des ponts et chaussées en retraite, décédé à Paris, 149, boulevard Saint-Germain, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Les obsèques seront célébrées demain matin, à dix heures, à Saint-Germain-des-Près; — de M. Jules Philibert, décédé à l'âge de cinquante-trois ans, à Betteville (Seine-Inférieure) des suites d'un accident de chasse.

— On célébrera aujourd'hui en l'église de Fay, les obsèques du marquis d'Agout, décédé au château de Vandœuvre (Sarthe).

Ferrari.

A l'Etranger

Guillaume II

Berlin, 6 janvier.

La plupart des journaux reproduisent aujourd'hui des extraits plus ou moins longs de l'article de la *Deutsche Revue* que l'Empereur avait lu à la messe de Noël. L'article de la *Tagblatt* n'est jusqu'ici démenti qu'indirectement par une dépêche de Berlin adressée à *Süddeutsche Reichs-Korrespondenz*, et que voici :

Les journaux anglais s'occupent beaucoup de l'empereur Guillaume, et comme l'attitude de ce souverain ne fournit pas matière à sensation, on a recours à des inventions.

On dit, par exemple, que l'Empereur a prononcé, au jour de l'an, un discours devant les généraux commandants de corps. Or, l'Empereur n'a en réalité prononcé aucune allocution politique à l'occasion du jour de l'an.

En outre, un journaliste s'inquiète de l'état des relations entre l'Empereur et le chancelier de l'Empire, en se basant sur le fait que le prince de Bismarck n'a pas reçu de cadeau de Noël; mais la vérité est que l'Empereur a envoyé son portrait au chancelier.

Il n'y a de réel dans les bruits répandus concernant des divergences d'opinion que le désir, éprouvé par beaucoup d'endroits, de voir régner le désaccord, et l'origine de ces agissements est aussi visible que les efforts faits pour amener un changement de chancelier.

La *National Zeitung* annonce, sous réserve, que Guillaume II ne fera pas au printemps de croisière dans la Méditerranée et de séjour à Gênes.

La *Deutsche Tages Zeitung*, dit : « Nous ne pouvons croire que l'Empereur ait approuvé cet article; certains passages en sont fâcheux et peuvent provoquer des malentendus. »

Le *Reichsbot*, s'exprime ainsi : « L'article du général de Schleffen est la certitude la plus tranchante que l'on ait faite des divergences d'opinion existant entre les deux hommes politiques. L'Empereur a déclaré que cet article correspondait à ses vues et l'a tenu pour si important qu'il l'a lu lui-même. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* ne reproduit pas l'article que désapprouve vivement le chancelier de Bismarck, dont la retraite paraît désormais probable.

La *Deutsche Zeitung* écrit : « Chassez à coups de fourches le naturel, il revient; l'Empereur a-t-il déjà déchiré le pacte du 12 novembre ? »

C'est la question que se posent tous les Allemands, y compris le chancelier, qui, lui, a déjà donné, affirme-t-on, une réponse en demandant à l'Empereur de lui présenter un rapport sur l'impression produite en Allemagne et en Angleterre. — BONNEFON.

La Chine et les puissances

Pékin, 6 janvier.

Les ministres de Grande-Bretagne, d'Amérique et du Japon regardent le renvoi de Yuan-Chi-Kai comme ayant créé une situation

qui demande une attitude énergique des puissances et appelle des représentations au Régent contre tout acte administratif susceptible de troubler la paix. Les ministres de Russie, d'Allemagne et de France, apparemment sans instructions, attendent les événements.

Les autorités chinoises ont intimé que le gouvernement chinois, considérant qu'il n'a pas de comptes à rendre aux légations sur le traitement de Yuan-Chi-Kai, n'entend pas recevoir de représentations à ce sujet, et le Régent, pour ne pas recevoir de ministres étrangers, a pris pour excuse que les règlements de réceptions protocolaires ne sont pas encore fixés.

Tokio, 6 janvier.

Le ministre des affaires étrangères du Japon considère que le renvoi de Yuan-Chi-Kai est un facteur de troubles dans la situation chinoise.

Les fonds d'Etat ont baissé spontanément à la réception de la nouvelle, mais ils remontent maintenant rapidement.

Au Maroc

LA RECONNAISSANCE DE MOULAY-HAFID

Madrid, 6 janvier.

Voici le texte de la note remise hier par le doyen du corps diplomatique à Tanger au délégué du Sultan :

Les gouvernements signataires de l'acte d'Algésiras, ont reçu la lettre datée du 4 de El-Adra, que Moulay-Hafid leur a envoyée par l'entremise du doyen du corps diplomatique à Tanger, en réponse à leur communiqué du 18 novembre.

Les gouvernements des pays représentés au Maroc ont accueilli avec satisfaction cette réponse dans laquelle ils ont vu la preuve que les explications qu'ils formulèrent dans leur note du 18 novembre, dans l'intérêt même des relations d'amitié et de confiance qu'ils désirent maintenir avec l'autorité souveraine de l'empire schériffien, répondent à la pensée de Moulay-Hafid.

Par conséquent, les puissances signataires de l'acte d'Algésiras ont décidé de reconnaître Sa Majesté Hafid comme sultan légitime du Maroc, et ont chargé le doyen du corps diplomatique à Tanger de notifier cette reconnaissance au représentant de Sa Majesté dans cette ville.

DANS LA CHAOUIA

Tanger, 6 janvier.

Une dépêche de Casablanca, datée d'hier, dit qu'un détachement, composé de Mohand indigènes, est parti de Bou-Snika et a occupé Sakhir, assurant les communications postales entre Rabat et Casablanca, communications qui étaient fréquemment interrompues.

On dément l'occupation d'Aoussia.

La crise orientale

Sofia, 6 janvier.

Dans les milieux compétents, on déclare que l'on a réellement l'intention d'envoyer M. Liapchev à Constantinople, mais que la fixation du départ du délégué dépendra de nouvelles bases de négociations à établir, sous la condition, toutefois, que le boycottage des marchandises bulgares soit suspendu.

Constantinople, 6 janvier.

Ahmed-Riza a rendu visite au marquis Pallavicini, ambassadeur d'Autriche-Hongrie, lundi dernier, et il l'aurait entretenu de la possibilité de donner à la Bosnie-Herzégovine une sorte d'autonomie, sous le protectorat de François-Joseph.

Berlin, 6 janvier.

Le *Berliner Tageblatt* a appris que la situation entre la Turquie et l'Autriche fut, ces jours-ci, plus tendue que jamais, et que l'entrevue de M. Wokierle avec M. d'Érenberg, le ministre des affaires étrangères autrichien, dans la voie des compensations financières, — BONNEFON.

En Perse

Téhéran, 6 janvier.

Un décret nomme Soad-ed-Daoulek ministre des affaires étrangères.

C'est un homme de caractère libéral qui, espère-t-on, améliorera la situation.

Le gouvernement a donné satisfaction au ministre britannique à l'égard de l'argent de la Banque impériale de Perse qui avait été saisi par les troupes du Schah opérant contre Tabriz.

Désastre maritime

Saint-Petersbourg, 6 janvier.

Le vapeur russe *Sevastopol* a eu une collision près d'Odesa avec le vapeur grec *Poseidon*.

Le *Sevastopol* a coulé avec de nombreux voyageurs et équipage.

Trois matelots seulement ont survécu.

COURTES DÉPÊCHES

— Le roi de Portugal a assisté hier à la fête traditionnelle des Rois Mages, à la cathédrale de Lisbonne.

— Le prince Ferman-Ferma a reçu l'ordre de se rendre à Ispahan comme gouverneur.

— Le tableau représentant la capitulation de Sedan, qui se trouvait dans la salle des séances du Reichstag allemand, a été enlevé hier.

— Le congrès de Washington a voté une somme de deux millions de francs à l'effet d'acheter ou de construire un hôtel pour l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris.

— La Turquie nouvelle : le ministre des affaires étrangères va publier un Livre rouge sur la politique étrangère de la Turquie.

— Une dépêche de Médine reçue à Constantinople par le comité Jeune-Turc annonce que les Arabes insurgés ont fait leur soumission.

— Le roi de Portugal a nommé le professeur Raymond, membre de l'Académie de médecine de Paris, commandeur de l'ordre de San-Lago.

— Le gouvernement russe a officiellement protesté contre l'expulsion de la Bosnie du correspondant de la *Novoe Vremia*.

— Une dépêche de Melbourne annonce qu'à la suite des troubles provoqués par les grévistes, la Broken Hill Proprietary Mine a été fermée.

— Un commencement d'incendie s'est déclaré hier matin dans le cabinet de travail de M. Crozier, à l'ambassade de France à Vienne; le feu a été promptement éteint.

Figaro à Londres

Le docteur Cosmo Gordon Lang, que le Roi avait désigné comme archevêque d'York, a été élu aujourd'hui à l'unanimité par le doyen et le chapitre d'York; ce n'était du reste qu'une formalité. L'installation aura lieu le 25 janvier prochain en l'église d'York.

Le meurtrier du changeur de Shaftesbury avenue a été exécuté ce matin à la prison de Pentonville.

L'aéroplane de l'armée anglaise a fait cet après-midi sa première sortie depuis l'accident qui lui était survenu il y a quelques semaines avec le colonel Cody au gouvernail; il faisait déjà presque nuit lorsque le décollage a été donné. Le colonel Cappel assistait aux essais.

Les mineurs des sans-travail ont essayé en

vain ce matin d'entraîner leurs bataillons ordinaires à Grosvenor square, où devait avoir lieu une imposante manifestation. Pendant une heure et demie les orateurs révolutionnaires ont essayé de réveiller l'enthousiasme des quelques centaines de mineurs qui s'étaient réunis à Tower-Hill. Quand les discours ont été terminés on s'aperçut que la majorité des sans-travail avait disparu et force fut de renoncer à la marche sur le West End.

Il s'agissait de faire du bruit et de déranger les habitants de ce square aristocratique, qui comprend entre autres propriétaires illustres le duc de Portland, le duc de Somerset, la duchesse douairière de Manchester, la marquise de Bath, le comte Fitzwilliam, le comte de Durham, une demi-douzaine de simples barons, un honorable, deux baronnets et deux archimillionnaires, M. Pierpont Morgan et M. Jack Barnato Joel. Les mineurs des sans-travail proclamèrent très haut leur désir d'envoyer les résidents de Grosvenor Square, de provoquer la police et de faire le plus de bruit possible pour attirer l'attention du public. Il est curieux de noter que les sans-travail ne montrent guère d'enthousiasme pour exécuter les projets tapageurs de leurs leaders; le peuple anglais n'a décidément pas de goût pour les révolutions. — COUDURIER.

Amérique latine

DANS L'ARGENTINE

C'est à Caramba que l'on doit également le succès remporté à Lirico par la *Poudre de Perlimpinpin*. Ce magicien de la mise en scène et du décor a voulu introduire en Italie la féerie qui a fait à Paris et à Londres la joie des enfants grands et petits. Il y a pleinement réussi, bien que cette première adaptation d'un conte de fées bien connu en France ne soit ni trop élégante ni proportionnée aux besoins du public. Il eût fallu supprimer quelques tableaux, simplifier le décor. On peut être sûr cependant que le genre va s'acclimater chez nous et que la *Poudre de Perlimpinpin* ouvre une nouvelle série de spectacles.

Le Roi, la ravissante pièce de MM. de Caillavet, de Fiers et Emmanuel Arène qui tient encore l'affiche à Paris avec tant de succès, vient de triompher également à Milan, sur la scène du Manzoni. La troupe dirigée par M. Virgilio Talli s'est montrée pleine de verve et d'entrain dans une création amusante et spirituelle. M. Talli est un Roi parfait; Mlle Maria Melato, une jeune artiste sur qui l'on fonde le plus grand espoir, a interprété avec un délicieux talent le rôle de l'acribe Marini, qu'elle a très finement nuancé de mélancolie. Très à l'aise également, Mme Reinach, dans le rôle de Mme Bourdier; très divertissant, comme de coutume, M. Giovannini, dans ses déguisements policiers; enfin, M. Mariani, très digne et représentatif marquis de Chamarande.

Il y a toute aussi tous les soirs au Fildramatist pour les représentations extraordinaires de Mme Virginia Reiter, l'interprète italienne la plus émue et la plus pathétique, après Mme Eleonora Duse, des drames de Dumas fils et de Sardou. A ce propos, il faut signaler, à l'Olympia, une très heureuse reprise de *l'Affaire des Poisons*.

Tout récemment enfin, la « Famiglia artistica » et la « Società degli artisti e patriotici » viennent d'ouvrir leurs expositions annuelles des beaux-arts. Mais je me contente de le noter aujourd'hui; j'en rendrai compte dans ma prochaine lettre.

Renzo Sacchetti.

NOTES D'UN PARISIEN

M. CENTIGRADO

Fahrenheit et Centigrade ! Centigrade et Fahrenheit ! A présent que notre collaborateur Mlle Berr a si élégamment procuré à l'« Old Philadelphia lady » le moyen de réconcilier ces deux degrés, cette assidue correspondante du *New York Herald* n'a plus, je le présume, qu'à mourir de bonheur à moins, pourtant qu'elle n'occupe la fin de sa carrière à tenter le rapprochement de Fahrenheit et de Réaumur. Noble tâche, et vraiment digne de la séduire !

Moi, je ne connais guère Fahrenheit. Je n'ai jamais rencontré Réaumur. Mais je suis un familier de M. Centigrade.

M. Centigrade est plein de souvenirs et d'expérience. Chaque matin, je vais le voir; je ne fais rien sans le consulter. Qu'il doit être vieux ! Hier encore, je me plaignais devant lui d'avoir froid. M. Centigrade haussa les épaules : « Pauvre petit ! On voit bien que tu n'as pas traversé comme moi l'hiver de 1850 ! »

M. Centigrade est un savant. Sa conversation est toujours attachante et instructive : il sait quand le raisin devient mûr, quand la Seine charrie; il a réuni des observations curieuses sur les habitudes des vers à soie et sur l'incubation des poules.

La seule infirmité des petits instruments qu'il a construits et qui ont fait sa célébrité légitime, c'est d'être un peu trop abstraits et mathématiques : ils ne traduisent pas toujours, parfaitement nos sensations intérieures. Ainsi, l'autre soir, une jeune femme de mes amies se reposait languissamment dans le cabinet de son mari, près de la cheminée, où brillait un bon feu de bois. Elle regarda l'invention de M. Centigrade, et dit :

— Le thermomètre ne marque que dix-huit degrés, il y en a certainement bien plus.

— Mais non !

— Mais si ! La chaleur du corps humain, c'est bien trente-sept degrés, n'est-ce pas ?

— On le dit.

— Et nous sommes deux... Trente-sept pour moi, trente-sept pour toi... Tu vois, ça fait déjà soixante-sept degrés !

D.

L'application de la peine de mort

M. Clemenceau, président du Conseil, a conféré hier matin au ministère de l'Intérieur avec M. Briand, garde des sceaux.

L'entretien, dit le *Temps*, a porté tout entier sur la situation créée par le vote récent de la Chambre maintenant la peine de mort, ainsi que sur les conditions dans lesquelles se font l'examen, le rejet ou l'admission des pourvois en grâce.

Les deux ministres se sont mis complètement d'accord sur la ligne de conduite à suivre et sur les moyens de donner satisfaction au vœu de la Chambre.

Ceci veut dire, ainsi que nous le déclarons hier, que les deux ministres entre lesquels des divergences de vues s'étaient produites sur les conséquences du vote de la Chambre sont maintenant d'accord pour donner à la loi toute sa force.

Il y a actuellement dans les prisons de France vingt-deux condamnés à mort, dont voici la liste :

26 juin : Abel et Auguste Pollet, Canut-Vromant et Deroo (Saint-Omer). — 4 juillet : Camille (Marseille). — 12 juillet : Barty (Constantine). — 28 juillet : Vanhoutte (Saint-Omer). — 29 juillet : Danvers (Avignon). — 7 août : Rouchit (Saint-Flour). — 8 août : Sanchez (Agen). — 8 août : Philippart (Douai). — 10 août : Vinglin (Agen). — 21 septembre : Labache (Paris). — 21 octobre : Bessard (Simorre). — 31 octobre : Felles (Marseille). — 13 novembre : Eversart (Douai). — 25 novembre : Boulanger (Rouen). — 14 décembre : Jean Courmyre (Le Puy). — 24 décembre : Louis Stévenard (Paris). — 29 décembre : Didot et Dujoy (Paris).

Pour « donner satisfaction au vœu de la Chambre », la commission des grâces, qui est au ministère de la justice, va se réunir d'urgence et examiner les recours qui lui sont soumis. Elle en rejettera un certain nombre et en recevra quelques autres.

Aussitôt les condamnés dont le recours en grâce aura été rejeté seront livrés à l'exécuteur des hautes œuvres.

C'est le cas de la bande Pollet qui va se poser en premier lieu.

On assurait hier qu'il serait examiné dans le plus bref délai — d'ici samedi prétendaient-ils — et que l'exécution de deux des condamnés au moins, Abel et Auguste Pollet, aurait lieu lundi matin.

Autour de la politique

L'Amnistie

M. Argeliès, député de Seine-et-Oise et auteur d'une proposition d'amnistie pour les inculpés de Draveil-Vigneux et de Villeneuve-Saint-Georges, a été reçu hier par le président du Conseil.

M. Argeliès a demandé à M. Clemenceau de bien vouloir comprendre dans le projet d'amnistie certains délits de presse et faits connexes, tels que ceux, notamment, qui ont motivé les condamnations de MM. Meric et Marchal, pour articles de la *Guerre sociale*, et Georges Dumort, arrêté à Villeneuve-Saint-Georges et condamné à trois ans de prison par la Cour d'assises de Versailles.

M. Clemenceau a répondu à M. Argeliès que si personnellement il était désireux de la plus large extension de l'amnistie, il convenait cependant de s'en remettre au garde des sceaux pour déterminer les faits paraissant connexes.

Le bureau du Sénat

On annonce que M. Vallé, sénateur de la Marne, ancien garde des sceaux dans le cabinet présidé par M. Combes, a l'intention de poser sa candidature au siège de vice-président du Sénat, occupé naguère par M. Leydet, sénateur des Bouches-du-Rhône, décédé.

Auguste Avril.

LE MONDE RELIGIEUX

VERS L'UNION

Conversation avec le comte de Cathelineau

On sait que le comte Xavier de Cathelineau a formé le beau projet de confédérer tous les groupes catholiques sur le terrain de la défense religieuse. J'en ai parlé à plusieurs reprises, et en dernier lieu à l'occasion de la réunion de la rue de Bourgogne. A l'issue de cette réunion il fut décidé que l'on tenterait auprès des groupes qui avaient prêté n'importe quel nom à la défense religieuse, en vue d'obtenir leur adhésion, celle principale de l'Action libérale populaire.

On en est l'œuvre entreprise ? Quels motifs sérieux ou non généraux initient-ils à espérer le succès, et qu'a-t-il à répondre aux objections qu'elle soulève ? Quelles sont les raisons qui font hésiter M. Pion, dont le concours paraît si nécessaire et serait au moins si précieux ? Dans quelle mesure enfin Rome se trouve-t-elle engagée dans ce projet ? C'est ce qu'il m'a paru intéressant d'aller demander à M. de Cathelineau lui-même, et d'autant plus que nombre de catholiques, qu'ils fassent avec plus ou moins de conviction des vœux pour que ses efforts triomphent de toutes les résistances et surmontent tous les obstacles, s'y associent à coup sûr avec autant de sympathie que de légitime curiosité.

Le comte de Cathelineau m'a répondu avec une parfaite bonne grâce. Apôtre d'une idée, difficilement réalisable peut-être, mais très noble, il a, comme tous les apôtres, la foi, une foi qui, saisie tout entière par l'excellence de son objet, s'accommoderait, je pense, assez mal des contradictions, mais dont l'ardeur sincère s'exprime toujours avec infiniment de courtoisie.

— Je sais bien, me dit-il, que certains m'accusent de poursuivre une chimère, et vous-même, bien que vous souhaitiez assurément cette union des catholiques que je cherche à réaliser, n'avez pu vous défendre de laisser paraître quelque scepticisme quant au résultat. Est-il donc si difficile aux catholiques de s'unir sur un terrain qui leur est certainement commun, à savoir celui des droits de l'Eglise et des libertés qu'en tant que catholiques nous ne pouvons point n'avoir pas à cœur de défendre, si on les menace, de reconquérir, si nous les avons perdues, et cela quand nous ne demandons à aucun groupe de sacrifier absolument rien de ce qui le différencie des autres groupes, et que chacun peut venir à nous sans abdiquer la plus petite parcelle de ses opinions politiques et sociales ?

— Je ne puis vraiment me mettre cela dans la tête, surtout si je me place en face de cette triple évidence : que nos divisions intestines ont, dans le passé, singulièrement facilité la tâche des adversaires de notre foi, que nous sommes pour une très large part redevables à ces divisions de nos défaites, et qu'enfin les ruines s'accumulent autour de nous, c'est assez évident, mais certainement ce n'est pas trop de toutes nos bonnes volontés unies pour réparer tant de désastres.

— Aussi bien je ne suis pas un enfant, et j'ai pris mes sûretés. Me serais-je tant avancé si j'avais pu craindre de rester seul ? Que non pas ! En fait, dix groupes m'ont déjà et très positivement donné leur adhésion. Et je ne désespère nullement des autres, pas même de l'Action libérale. Je puis d'ailleurs vous avouer à ce propos que si nous avons, au cours de la réunion dont vous avez publié un compte rendu, modifié le texte de notre procès-verbal, c'a été surtout dans le dessein de le rendre plus acceptable pour M. Pion.

— Qu'est-ce donc, monsieur, qui empêche le président de l'Action libérale d'être des maintenant avec vous ?

— Eh bien ! voici : M. Pion voudrait que l'acceptation de la constitution républicaine fût affirmée dans nos statuts. Et franchement, nous ne pouvons pas y résoudre. Nous ne le pouvons pas, car il y aurait là une contradiction absolue. En effet, ce que nous voulons essentiellement, c'est que tous les groupes catholiques, et uniquement parce qu'ils sont catholiques, puissent être partie dans la confédération, de quelque parti qu'ils se réclament, qu'ils soient monarchistes ou républicains, conservateurs ou démocrates, etc. Et dès lors, dans l'hypothèse où nous donnerions à M. Pion la satisfaction qu'il demande, de deux choses l'une : ou bien notre union ne comprendrait en fait que les groupes catholiques constitutionnels existants, et elle serait donc tout autre chose que ce que nous nous proposons de réaliser; ou bien les autres groupes renonceraient, pour entrer là, à être ce qu'ils sont; ils devraient commencer, avant de venir à nous, par se suicider. De quel droit, dans quel intérêt exigerions-nous de suicide préalable ? Serait-il raisonnable de compter ? La confédération se suiciderait-elle-même en le demandant, comme les intéressés en y consentant.

— Je suis convaincu que M. Pion le comprendra. Il est le premier à qui j'aie fait la confidence de mon projet; il est celui au concours duquel je tiens le plus. Il me semble absolument impossible qu'il se retranche longtemps derrière des scrupules qui, pour dénoter une conscience très délicate, n'en sont pas plus fondés.

— M. Pion, dis-je, est républicain, et il est catholique. Il était républicain avant que Léon XIII n'eût fait aux catholiques de France un devoir de se rallier aux institutions nationales. Il a pris d'autant plus au sérieux les instructions de ce grand Pape. C'est sur le terrain même choisi par Léon XIII qu'il a fondé son Action libérale. D'autre part, aucun document officiel portant la signature de Pie X n'a invité les catholiques de France à décrire ce terrain, ne les a même dispensés de l'obligation de s'y placer. Sans doute faut-il voir là la cause des honorables scrupules de M. Pion ?

— Ah ! monsieur, répond vivement M. de Cathelineau, quand perdrons-nous l'habitude de mêler Rome à tout propos, et si souvent hors de propos, à nos affaires ? Il est vrai que je suis allé à Rome, et qu'ayant eu le grand honneur d'être reçu par le pape et le cardinal Merry del Val, j'ai dit à Sa Sainteté et à l'éminent secrétaire d'Etat ce que j'avais l'intention de faire. Catholique convaincu, je voulais m'assurer d'avance que ce projet ne s'opposait à aucun degré aux intérêts que j'ai le plus à cœur de sauvegarder et dont le chef de l'Eglise est l'arbitre souverain. Mais je ne me proposais point de demander au Saint-Siège une approbation de ce projet et je l'ai déclaré très nettement au cardinal Merry del Val, qui trouva cette réserve fort naturelle. Avec nous nous ne sommes pas, le cardinal Merry del Val m'a dit que les catholiques de France n'avaient, au point de vue politique, à prendre conseil que d'eux-mêmes et qu'il n'entrerait nullement dans les intentions du Saint-Siège de leur dicter ce qu'ils ont à faire politiquement. Rome souhaite ardemment l'union des catholiques, et comment ne la souhaiterait-elle pas ? mais elle n'a point l'intention de leur dicter les conditions politiques de cette union. Cela ne la regarde point, et je voudrais que nous en fussions tous aussi convaincus qu'elle-même.

— M'opposerez-vous la doctrine pontificale du ralliement ? Sans doute Léon XIII a demandé aux catholiques français d'adhérer à la République. C'est de la politique cela, je le veux bien, mais la politique concorde, et il ne s'en suit donc nullement, puisque le Concordat a été décliné, qu'il y ait le moindre opposition entre l'attitude de Léon XIII et celle de Pie X.

— En régime de séparation, on ne comprendrait pas que le Pape demandât aux catholiques d'adhérer à la République. Je m'assure que Léon XIII ne le leur demanderait pas aujourd'hui. Donc M. Pion ne peut plus se réclamer des anciennes instructions pontificales, pour exiger qu'une confédération catholique se place formellement sur le terrain constitutionnel.

— Il est d'ailleurs utile de faire observer que nous nous y plaçons forcément en fait, dès lors que nous ne sommes point des révolutionnaires et que nous entendons bien que notre action soit toujours légale. De cela, je suis bien sûr, le président de l'Action libérale ne doute pas, et j'ajoute que cela doit lui suffire. La pureté de nos intentions à cet égard est d'ailleurs garantie par le fait même que notre appel n'exclut pas les groupes catholiques républicains.

— Un autre groupe dissident, ou qui, du moins, se réserve, c'est le comité Keller, n'est-il pas vrai ?

— Oui, en ce sens du moins qu'il n'a pas encore adhéré. La vérité, c'est que M. Keller est entièrement de cœur avec nous. J'ai des lettres de lui qui le font voir. Seulement M. Keller est à la tête de diverses œuvres importantes, dont beaucoup de membres appartiennent à l'Action libérale. Il ne veut ni compromettre le succès de ces œuvres, ni paraître engager indûment les membres de l'Action libérale qui en font partie. De là une réserve que je comprends, mais qui est toute provisoire. Je ne veux pas envisager le cas où l'Action libérale, persistant dans son abstention, le comité Keller se déciderait à passer outre, puisqu'il est déjà moralement avec nous. Je vous l'ai dit : je suis convaincu que M. Pion sera des nôtres. L'Action libérale et le comité Keller adhéreront ensemble à la Confédération.

Il y a un troisième groupe, ainsi que je l'ai dit précédemment, qui n'a pas voulu se faire représenter à la réunion de la rue de Bourgogne. C'est l'Association catholique de la Jeunesse française, que préside avec tant d'autorité et de dévouement M. Jean Lerolle, qui porte si dignement un nom que les catholiques ne prononcent qu'avec admiration et respect. Je n'aurais pas besoin que M. de Cathelineau me révélât les motifs de l'abstention de ce groupe, ayant reçu de M. Jean Lerolle la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Vous voulez bien me demander ce que pense l'Association catholique de la Jeunesse française de l'appel de M. de Cathelineau et quelle attitude elle compte adopter.

L'Association a déjà pris parti. Tout en rendant hommage aux sentiments incontestablement généreux de M. de Cathelineau, notre comité général n'a pas cru pouvoir adhérer au projet d'union des partis catholiques qui lui était soumis.

L'A. C. J. F., vous le savez, n'est ni une association politique ni une ligue électorale. Son œuvre est une œuvre de conquête religieuse, d'éducation populaire et d'action sociale. Elle ne pouvait donc, sans sortir du cadre précis que lui ont tracé ses statuts et ses traditions, entrer dans une fédération de groupements politiques dont le but principal, sinon unique, était la préparation des élections prochaines.

C'est ce que nous avons fait savoir à M. de Cathelineau.

Je vous prie d'agréer, etc. Jean LEROLLE, président de l'A. C. J. F.

Mais à cela, M. de Cathelineau répond qu'il y a erreur et que l'on ne fera pas, à proprement parler, de politique à la Confédération. Et la raison, fort plausible, qu'il en donne, c'est que les fédérés n'en pourraient faire sans se diviser aussitôt. C'est évident, et il semble donc impossible qu'ils en fassent. Mais par ailleurs, il semble impossible également qu'ils ne fassent pas, car on ne voit guère comment ils pourraient se porter à la défense des libertés publiques, religieuses ou non, sans se jeter dans la mêlée. Il faut de toute nécessité trouver un

moyen terme, et c'est là, si je ne m'abuse, que git l'essentielle difficulté. Attendons.

Julien de Narfon.

JOURNAUX ET REVUES

L'Amnistie

Les Débats résument l'activité que M. Clemenceau a déployée, depuis quelques mois, à propos des affaires de Draveil et de Villeneuve-Saint-Georges. Beaucoup d'activité, mais désordonnée.

Au mois de juin, après les tristes incidents qu'on sait, M. Clemenceau déclara, à la tribune de la Chambre, que son devoir était d'assurer l'ordre et qu'il n'y aurait pas. Si, disait-il, un gendarme a outrepassé son droit, l'enquête l'établira; le gendarme sera puni. M. Clemenceau, alors, avait raison.

Au mois de juillet, la confédération générale du travail annonça une grande manifestation qu'elle ferait à Draveil-Vigneux. Elle la fit, sans que le gouvernement la gênât.

Le lendemain, les journaux radicaux étaient fort irrités contre les révolutionnaires. Il parut naturel et bien sentant que M. Clemenceau aimât l'ordre de plus en plus.

Seulement, M. Viviani, ministre du travail, aimait cette confédération qui portait le même nom que lui. Et il employait tout son zèle à obtenir que le président du Conseil fût indulgent. Le président du Conseil, malgré l'invitation à la sévérité que maints radicaux lui adressaient, fut clément : il résolut d'épargner la confédération du travail; mais, pour répondre aux vœux de son parti, en souvenir aussi de son récent amour de l'ordre, il annonça qu'il sévirait contre les fautes individuelles, contre les meneurs.

C'est ainsi qu'il commença à céder aux instances des socialistes.

L'affaire de Draveil fut livrée au Parquet de Versailles.

Seulement, les socialistes n'étaient pas encore satisfaits. Afin de ne pas leur déplaire, on arrangea les choses de telle sorte qu'un non-lieu libéra les principaux délinquants. C'était un grand point pour les énergumènes : ils recouvraient leurs plus précieux camarades.

Les prévenus qui devaient être jugés le 11 janvier avaient entre eux pas mal de petites choses. Les socialistes décidèrent de les sauver. Et, aujourd'hui, c'est chose faite. Ils ont obtenu que M. Clemenceau présentât une loi d'amnistie. D'abord, il refusait, à cause de son grand amour de l'ordre. Mais il ne refuse plus d'être la douceur même, vu qu'il n'est pas commode de frapper des révolutionnaires et d'avoir donné un portefeuille à M. Viviani.

Les Débats notent que, dans toute cette affaire de Draveil, le gendarme seul aura été puni.

Sous quel prétexte M. Clemenceau se montre-t-il si doux et bienveillant à l'égard d'émouleurs qu'il annonçait jadis l'intention de traîner selon leurs mérites ?... C'est, en l'honneur des élections sénatoriales de dimanche, une mesure d'apaisement.

La-dessus, les Débats demandent si M. Clemenceau croit que le scrutin de dimanche soit de nature à persuader les anarchistes et les autres antimilitaristes que les autres antimilitaristes ne sont pas de la même espèce. C'est, en l'honneur des élections sénatoriales de dimanche, une mesure d'apaisement.

André Beaumer.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

L'Aurore :

La peine de mort !

Faut-il déplorer, faut-il approuver, non pas le rétablissement — car elle n'a jamais été supprimée — mais la remise en vigueur de la peine de mort ? La Chambre a prononcé. Elle est mûre, elle a décidé. Elle a voté. Elle a voté, avec plus de force peut-être. Nous ne jugeons pas, nous constatons.

Dans ces conditions, le gouvernement aura résolu de s'aligner. Il n'aurait pas dû le faire. La loi de la fin de la liste ont commis les plus abominables forfaits. Ils ont voté. Aucune erreur judiciaire n'est possible. La région qui est terrorisée et ensanguinée pendant des années, et dont le sang coule sur le pavé, les plus fervents abolitionnistes — dont nous avons toujours été — ne se sentent vraiment pas le courage de réclamer, au nom des principes, en faveur de semblables et si méprisables crimes.

Le Gaulois :

M. Clemenceau et les élections sénatoriales : M. Clemenceau vient de confondre ceux qui l'accusaient d'aspérer à la dictature. Il a capitulé devant M. Viviani sur la question de la peine de mort.

Le président du Conseil avait cependant affirmé très nettement qu'il s'opposerait à toute proposition d'amnistie, et dans une occasion récente, il déclarait que, tant qu'il serait président du Conseil, aucune tête ne tomberait sous le couperet de M. Debier.

Il paraît que les élections sénatoriales l'ont écarté.

Le Rappel :

Tactique politique.

Aux radicaux-socialistes donc de profiter du désarroi de la politique ministérielle. A eux de formuler dans les groupes de la Chambre, à la délégation des gauches les décisions urgentes de la politique démocratique. A eux de remettre l'opinion de la Chambre à l'ordre du jour, et de leur faire accepter les décisions qui auront une majorité à la Chambre — et qu'elles soient.

La vacance du pouvoir favorise la carrière à la fois des gauches, l'heure est propice : l'exécutif se confine lui-même dans les fonctions d'exécution.

Le Journal, sous la signature de M. André Lefèvre, ancien président du Conseil municipal :

L'enlèvement de la neige :

Il y a eu, au mois d'août, une fante commise à ce moment. La chute de neige du 29 décembre était arrivée à sept heures du soir. On aurait dû immédiatement commencer le travail et ne pas attendre que le lendemain matin comme on l'a fait. Si on avait procédé ainsi, la situation aurait été beaucoup moins mauvaise, car au réveil la population aurait trouvé des chemins pour circuler.

Mais il semble qu'on ait été un peu décontenancé par la faillite du sel. Car le sel a fait faillite ! Je m'en étais, pour ma part, toujours douté, mais il faut la confiance de M. de Lamoignon, et je ne jurerai pas qu'il l'ait complètement perdue.

Il faudra trouver autre chose. Mais quel ? On dit New-York formidablement arrosé. C'est possible, mais il ne faut pas oublier que New-York est une ville qui ne fait pas oublier plus que la dépense doit rester proportionnée à l'importance de la chose. Mais la neige aura toujours un caractère exceptionnel.

Paris-Journal :

Déclaration de M. Méline :

— Jamais la pression gouvernementale, dans les Vosges, n'a atteint de pareilles proportions. J'ai une expérience électorale assez longue. Eh bien ! je vous déclare que, dans la bataille — on n'a pas pu pousser loin la candidature officielle. « Le préfet des Vosges a employé tous les moyens de pression pour ne faire échouer, ainsi que mes amis, il n'est pas de catholiques auxquels il n'ait eu recours pour empêcher la liste que les patrons de passer. Je tiens à dénoncer, de la façon la plus énergique, l'ingérence de ce fonctionnaire.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Petit Journal :

De New-York, 6 janvier.

Quatre tonnes de dynamite ont fait explosion hier, à Plymouth, dans la Pensylvanie.

Les habitants de la ville et de plusieurs autres dans le voisinage se sont mis hors de leurs maisons, en proie à une panique folle, s'imaginant qu'un tremblement de terre venait de se produire.

La dynamite était renfermée dans cinquante caisses.

Il n'y a eu aucun accident de personnes à déplorer, mais dans un rayon de plus de cent kilomètres, les vitres de toutes les maisons ont été brisées.

Le Petit Parisien :

De Lescarpe.

La femme Hostein, disparue depuis le 1er juin, encainte de huit mois et demi, vient d'être retrouvée dans le puits d'une propriété appartenant à son mari.

André Hostein, fils d'un premier lit du mari, interrogé par les inspecteurs de la Sûreté générale venus pour enquêter, a avoué qu'il était lui qui avait tué sa belle-mère. Au cours d'une discussion, elle l'avait frappé. Il répondit par un coup de poing à la figure et un coup de pied dans le ventre qui la jetèrent morte à terre. Alors il cacha le cadavre.

Le meurtrier a été arrêté.

Le Journal :

Un clairon du 3^e génie, en garnison à Ypres, a découvert dans la prairie le corps d'un soldat de son bataillon, la tête fracassée d'un coup de talon. C'est un nommé Emile Gobeaux, de Wondelghem, recrue de novembre dernier. Il a été tué dans un guet-apens et volé de 15 francs qu'il possédait. On croit que l'assassin est un soldat du 3^e de ligne.

La Libre Parole :

Mgr Biolley, évêque de Tarentaise, comparait aujourd'hui devant le tribunal de Montiers.

Grief : Sa Grandeur s'est refusée de livrer une dizaine de portraits peints à l'huile des anciens évêques de Tarentaise, que l'administration des Domaines prétend appartenir à la messe épiscopale.

On sait, d'autre part, que le vénérable évêque de Nancy, Mgr Turin, ancien évêque de Metz, a récemment réclamé ces portraits comme sa propriété.

M. Biolley est assisté par M. Turrel, du barreau de Chambéry.

LES EMBARRAS DE PARIS

— Quand donc disparaîtront des rues de Paris la circulation attelée ?

— Oui, quand disparaîtront en effet les lents, encombrants et croquignolants attelages qui annihilent les neuf dixièmes des avantages qu'offre la circulation automobile ? Il n'est personne qui ayant plus ou moins circulé dans Paris n'ait été frappé par les exaspérants obstacles que sont à l'automobile un haquet, un tombereau, un omnibus, une voiture de livraison, et ces flottes remuées par des chevaux. Etre dans un véhicule rapide, extrêmement mobile, infatigable, presque indifférent au tracé de la rue, à ses pentes ou à ses descentes, et être enjoint à cause de flottes maraudes et d'escargots attelages, de mettre vingt ou trente minutes pour aller de la Concorde à la rue de Richelieu par le chemin des grands boulevards, est un véritable supplice.

C'est celui auquel sont quotidiennement condamnés les Parisiens et les Parisiens qui circulent en automobile, en automobile privée ou en autobus.

Placide, railleur, insensible aux coups de corne des uns, aux jurons des autres, un cocher va en tête de file, au pas lent et pénible de son cheval; il va, sûr de son effet, triomphant de l'obstacle qu'il est. Derrière lui, les étincelantes, les luxueuses et prestes autos rampent, trépidantes, impatientes, paralysées. C'est sa joie.

Et rien à faire. Il est en tête, maître du chenil que lui laisse le désordre des voitures arrêtées ou en marche.

La lenteur de la circulation sur les grandes voies centrales de Paris est, à certaines heures, dans la confusion des véhicules enchevêtrés, vraiment pitoyable. Le piéton gagne sur l'attelage et sur l'automobile; et il est en vérité navrant de constater que l'automobile, dont l'emploi est assez dispendieux, mais dont l'excuse est la vitesse, ne rend pas le dixième de ses services, devient par suite trop onéreuse, toutes choses qui ont pour conséquence d'enrayer le développement de la locomotion mécanique, alors que tout, en raison des avantages qu'elle présente, devrait aujourd'hui contribuer à répandre l'usage de l'automobile.

Tout et tous y gagneraient : ces chevaux qui vivent à Paris une vie douloureuse; les piétons, qui, à une circulation bien réglée — chose qui sera facile avec les seules autos — trouveront enfin la sécurité dans les rues; l'hygiène, l'air épuré débarrassé de l'odeur malsaine des crochets; le commerce et l'industrie pour qui le temps est de l'argent, voire de l'or, et nous tous qui ferions de nos heures un plus complet emploi.

Frantz-Reichel.

AUX ÉCOLES

Le Cours de M. Thalamas

Avec le renouvellement de l'année, M. Thalamas a repris, à la Sorbonne, ses cinq à six agités du mercredi. Hier, on a tenu compte de la défense que M. Clemenceau a faite, concernant la mise en armes préventive des facultés; on put donc enlever dans les couloirs jusque vers cinq heures. La police était discrètement massée dans le petit escalier aboutissant à l'amphithéâtre Michelet.

L'un et l'autre ouvrage exerçaient, sur des âmes en apparence sublimées, l'attrait qu'exerce sur la foule les « manchettes » révélatrices de cataclysmes, ou justicières de crimes.

C'était la nouvelle sensationnelle, c'était le « scandale » qui l'attirait; mais plus riche que le fait divers, l'art en connaît de deux sortes : le vulgaire et le délicat. *Salomé* se réclamait du premier, *Pelléas* du second. *Ariane et Barbe-Bleue* d'aucun. Ses destinées étaient plus hautes et ne tenaient point au sourire capricieux de la mode.

Entre la « fille » vulgaire mais merveilleusement parée et la dolente et énigmatique Mélisande, que venait faire la belle, la pensive, la douloureuse Ariane? Voula-t-elle en vérité arracher au mensonge l'amante de Pelléas et la Salomé puerile qui se cache peut-être sous les traits d'Aladiné?

Lorsque *Ariane et Barbe-Bleue* parut, la « grande élite » était fatiguée; le labeur auquel elle était livrée pour pénétrer, comme elle put, la pensée d'un Beethoven ou d'un Wagner l'avait épuisée; son zèle était devenu une habitude. Les concerts classiques, les programmes fidèlement obstinés, les exégèses wagnériennes suffisaient à nourrir les appétits intellectuels. *Salomé* et *Pelléas* avaient bien un peu troublé sa quiétude, mais avec des formes si agréables : l'une la violentait, l'autre l'engourdisait.

Tout allait pour le mieux lorsque *Ariane et Barbe-Bleue* vint au monde, belle de sa simple beauté nue. Son expression musicale était neuve, mais ses vertus puisaient leur force dans la plus noble tradition d'art. Horreur ! dans quelle « catégorie » allait-on pouvoir l'enfermer, cette intruse dont la splendide beauté appelait de si dangereux comparaisons ? El puis, *Ariane* donnait à penser ; faute d'impressionnable ; la musique n'y était pas seulement un commentaire décoratif, elle signifiait quelque chose : elle se réclamait de ses plus hautes, de ses plus nobles fonctions ; elle était le prolongement pénétrant et éloquent du poème. Il importait vraiment bien peu que les destinées de l'art fussent en cause ; ce qui importait en l'espèce, c'était l'équilibre des théories laborieusement échauffées.

On avait crié : « Pour nous, Beethoven est bien mort ! »

La « grande élite » était si docile à ce nouveau cri de ralliement ! Allait-il falloir à nouveau la faire péniblement virer sur ses lourdes assises ?

Scandale dans les « laboratoires » ; les barbes s'agitent en tempête ; les microscopes, où se décident aujourd'hui le sort des chefs-d'œuvre, oscillent sur leurs bases ; les « groupes » se consultent, l'irréductible hostilité s'apaisait ; la gauche et la droite vont s'unir, la délicatesse va faire cause commune avec la violence, la haine avec l'amour, et les partisans de M. Debussy avec ceux de M. Strauss, — les partisans, car, une fois encore, les musiciens avaient de plus utile besoin à accomplir.

Et contre qui ces redoutables phalanges se liguèrent-elles ? Contre une œuvre d'art ? Non point ; mais contre le ne sais quoi de vague et d'indéterminé comme un pressentiment, contre « quelque chose » qui pourrait un jour gêner le lancement des nouvelles théories de l'année, et faire boiter le patient édifice des petits paradoxes destructeurs.

Qui cette belle Ariane sut-elle donc captiver ? Des amateurs, des critiques, des musiciens qui n'avaient sans doute pas hésité un instant à admirer *Pelléas*, qui avaient peut-être été « pris » par *Salomé* ; des êtres sensibles, en tout cas, que l'art touchait plus que les théories et, qui, à la saveur d'un paradoxe, préféraient le trouble profond que fait naître une belle émotion musicale.

Quel autre sort, plus enviable, eût-elle pu avoir ? Celui qui lui était échu en partage fut réservé de tout temps aux ouvrages où le sentiment domine la matière. Sa forme, d'une admirable pureté, se confond avec la pensée qu'elle exprime : elle n'est point qu'un jeu de lignes ou de sonorités, et le mouvement, la richesse de son orchestre, n'y cache point l'indigence de l'idée. Ces qualités, qui sont les plus rares, sont aussi celles auxquelles la masse est le moins sensible.

Existe-t-il beaucoup d'œuvres qui soient admirées pour le meilleur d'elles-mêmes, qui soient aimées comme il conviendrait qu'elles le fussent ? Ce sont précisément leurs plus périssables vertus.

tus, un instant chatoyantes et trompeuses, qui sollicitent, qui tentent l'approbation de ceux qui se disent les plus experts et les plus subtils.

Notre époque, qui se pique de prôner la liberté des formes, n'a jamais usé avec tant de complaisance de formules, de préceptes, d'expressions techniques. Elle croit libérer, elle entrave l'essor de l'art. Pour une heureuse combinaison harmonique, pour un piquant contraste instrumental, elle donnerait les plus sublimes expressions de la musique.

Et l'on s'explique qu'elle ait inventé ce personnage bouffon dont le rôle est si ingrat, et que l'on dénomme le sauveur. Qui n'a pas été « sauveur » ? Frank le fut un instant, M. Debussy l'est ou le fut (je ne sais comment on doit dire à la minute présente) après Frank et Wagner, et savez-vous qu'il en naîtra un — peut-être est-il déjà né — qui sauvera la musique, en parlant sans respect et sans discernement de M. Debussy.

Le malheur de M. Dukas est de n'avoir été présenté comme le « sauveur » de personne ; il était un peu tard pour Wagner, un peu tôt pour M. Debussy.

Si M. Dukas n'était pas assez « sauveur » pour certains, il était trop musicien pour d'autres ; son poète lui avait fait vraiment la part trop belle ! la musique dans *Ariane et Barbe-Bleue* avait tout à dire !

M. Debussy et M. Strauss, sans le vouloir sans doute, s'étaient montrés plus habiles ; l'un avait commenté une idylle exquise, qui, pour être nébuleuse, se rapprochait du moins, par son caractère sentimental, de phénomènes éprouvés par chacun des spectateurs. M. Strauss, le musicien des grandes névroses, avait présenté en vérité un tableau extraordinaire, et inaccoutumé, mais ce tableau était si précis, si direct, qu'il se suffisait à lui-même et que la musique pouvait n'y être que décorative. Le poème d'*Ariane et Barbe-Bleue*, au contraire, n'existait point sans elle. Le troisième acte, en particulier, à peine indiqué par l'écrit, devait être créé de toutes pièces, et avec quelle magnifique éloquence, par le musicien.

Ariane s'adressait donc au meilleur de la pensée ; ce « meilleur » auquel le théâtre musical s'intéresse moins que tout autre et dont la symphonie est le plus pénétrant interprète.

Qu'on ne croie pas cependant que le public soit demeuré insensible à cette expression, la plus subtile qui soit, des sentiments humains. Le concert l'a accoutumé à en suivre le développement, à s'émouvoir à ses plus touchants aspects. On l'a bien vu à l'Opéra-Comique lors des dernières représentations d'*Ariane et Barbe-Bleue*, et notamment à cette soirée populaire qui semblait devoir être fatale à une œuvre aussi complexe. Elle n'eut cependant jamais d'auditoire plus sensible, plus compréhensif, plus enthousiaste. Le public goûtait évidemment certaines pages d'apparence plus brillantes que les autres : les lumineuses variations qui accompagnent les pierreries au premier acte, l'apparition des rayons du jour et l'adorable départ des femmes au second, la scène de la bataille au troisième ; mais combien il fut attentif aussi, et spontanément ému et transporté d'admiration aux plus significatives pages de l'ouvrage ; la mystérieuse montée du chant des femmes ; la scène si poignante d'Ariane retrouvant les captives dans le souterrain, ses appels déchirants, sa description pathétique des joies si longtemps interdites ; l'éclat du jour, la saveur aimante du printemps, le grand émoi de la liberté reconquise et surtout la sérénité gravité de son départ dans la mélancolie du petit jour naissant. Et pourtant il n'y avait là que de la musique ; la plus belle, il est vrai, la plus impressionnante, la plus pure, que le théâtre musical ait connue depuis de longues années. C'est elle qui disait la douloureuse sérénité d'Ariane, ses regards déjà désabusés sur ses compagnes d'un jour, la grandeur de sa pensée, l'invincible et sublime domination qu'elle exerce sur le mâle terrible qui courbe la tête et pense déjà à ce qui fut et sera toujours son unique et plus bel amour.

Ce que la représentation à Bruxelles offrait de plus frappant dans son ensemble, c'est la conscience et la conviction de sa réalisation. *Ariane et Barbe-Bleue* n'a point retrouvé la luxueuse mise en scène de l'Opéra-Comique, pleine d'intentions et de trouvailles heureuses. L'œuvre peut s'en passer ; elle gagne même

parfois en pathétique à cette sorte de simplicité, de sobriété ; cela est vrai des deux premiers actes, dont l'action, moins enveloppée, moins artistement fondue qu'à Paris, a été peut-être plus directe sur le public. Cela n'est pas vrai du troisième, qui a perdu le meilleur de lui-même, son sens véritable, à changer d'interprète et de cadre. Le troisième acte d'*Ariane et Barbe-Bleue*, joué chez M. Carré par Mme Gergette Leblanc, c'était Ariane elle-même, avec sa dignité, sa passion serene, son amour sublime ; ses moindres gestes, ses attitudes exprimaient, sans le trahir un instant, les pensées les plus rares du personnage.

J'hésite d'autant moins à formuler le regret, que l'interprète du rôle à Bruxelles, Mme Claire Fiché, a été tout à fait supérieure dans les deux premiers actes. Cette artiste, que nous avons peut-être méconnue lors de son passage à Paris, a fait preuve à Bruxelles d'une merveilleuse souplesse de talent ; à quelques jours de la première d'*Ariane et Barbe-Bleue*, elle réalisait une *Salomé* avec un art digne de toute admiration ; et dans les deux premiers actes de l'ouvrage de M. Dukas, ce n'est pas seulement la qualité, la générosité de sa voix merveilleuse que je voudrais souligner, mais aussi l'intelligence qu'elle eut alors du personnage et le pathétique très sensible avec lequel elle l'a traduit.

Mais quelle artiste au talent multiple suffirait pour nuancer Ariane d'un bout à l'autre du rôle ?

La science du chant n'y suffit pas, non plus que la perfection de la tragédienne. Cette péroneuse sublime exige plus encore que cela : une âme consciente des plus délicates « révélations ». Il existe dans les ouvrages les plus fameux et les plus admirables des conclusions pathétiques : la *Walküre* a son incantation ; le *Crépiscule*, la mort de Brünnhilde ; *Fervat*, l'ascension du héros ; l'*Etranger*, sa dernière pensée ; tout cela est d'un argument direct, plastique, tangible. Une défaillance peut y laisser subsister encore l'effet d'ensemble.

Il n'est rien de tel dans la péroneuse d'*Ariane et Barbe-Bleue*. La musique y tient lieu de tout : c'est elle qui dénoue le conflit des sentiments. Si, durant qu'elle poursuit son œuvre, l'artiste ne « tient pas la scène », si elle n'exprime pas le drame par des gestes justes, si elle en est trop prodigue ou trop avare, si elle ne pénètre pas elle-même dans le flot musical et n'en suit pas note par note les aspects, la scène ne saurait être comprise et sa signification demeure obscure.

A cette réserve près, trop importante il est vrai, l'exécution d'*Ariane et Barbe-Bleue* fut remarquable. Après avoir rendu hommage au talent de Mme Fiché, je voudrais complimenter les interprètes des petits rôles de femmes, Mmes Bourgeois, Berelly, Olchanski, de Bolle et Florin. Leur ensemble fut extraordinaire de vivacité et de justesse. La scène de la bataille ne saurait être rendue avec plus d'ardeur et de vérité. Mlle Lucy, dont la voix est d'un fort beau timbre, a donné beaucoup d'accent au personnage de la Nourrice ; quant à M. Artus, qui n'a que quelques répliques à donner au premier acte, et dont tout le rôle consiste à impressionner par ses attitudes, il m'a semblé manquer d'ampleur pour personnifier le terrible *Barbe-Bleue*.

C'est à M. Sylvain Dupuis qu'était échu l'honneur de conduire la partition de M. Dukas ; ce remarquable musicien s'est montré digne de cette lourde tâche : il a conduit l'ouvrage avec une conviction, une autorité et souvent avec une ardeur dignes de toutes louanges.

Et l'on ne s'étonnera point qu'à ces noms j'associe ceux des directeurs qui, une fois de plus, ont bien mérité de l'art français.

Robert Brussel.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

À la Comédie-Française, à 1 h. 1/2, matinée classique, deuxième quinzaine (billets roses) : *Les Femmes savantes*, le *Légataire universel*.

À l'Odéon, à 2 heures (pour la deuxième série des Matinées-conférences du jeudi) : *Saint Genest* ; conférence de M. Bernardin.

À la Porte-Saint-Martin, à 2 heures, onzième matinée classique, le *Bourgeois gentilhomme* avec MM. Jean Coquelin, Borel, Montaux, d'Auchy, Chabert, Walter, Fabre, Person, etc., etc. Mmes Carmen Deraisy, Bouchet, Frédérique, Guerraz.

consacraient leurs colonnes à décrire les robes, les bijoux, les cadeaux de nocce et la dot. Or il se rencontrait que le comte était un méchant petit dégoûté qui rouait sa femme de coups de poing et de coups de pied, qui affichait ses maîtresses, et qui trouva moyen de gaspiller, sur la dot, quatorze millions de dollars en deux ans.

L'esprit se refuse à concevoir les orgies de cet individu à demi fou : il dépense deux cent mille dollars en un banquet et en consacra cent mille à l'achat d'un bahut d'écaillé ayant servi à Louis XVI ! Il fit acheter une rivière de diamants par sa femme, et en enleva deux rangs sur quatre avant de la lui remettre !

Il donnait cent mille dollars par an à un jockey qu'admirait la populace parisienne. S'étant rendu acquéreur, à un prix fou, d'un palais à Véronne, il fit démolir pour en retirer onze plafonds peints.

Il s'offrait la fantasia, un jour, de donner une fête en plein air ; il y avait dix mille lanternes vénitienes, dix mille mètres de tapis, trois mille chaises dorées, deux à trois cents domestiques costumés, deux petits palais au milieu d'un lac, avec chevaux marins et dauphins, une demi-douzaine d'orchestres et plusieurs centaines de danseuses de l'Opéra !

Entre temps, ayant acheté un siège à la Chambre des députés, il prononçait de véhéments discours en faveur de la Sainte Eglise catholique, et envoyait des articles à notre « presse jaune ».

Et voilà ce que sont devenus mes dividendes évanouis ! conclut le major en maugréant.

Il y avait à la gare d'arrivée un certain nombre d'automobiles à la disposition des invités. On roula sur une longue avenue, jusqu'en haut du plateau, on traversa un petit lac et l'on parvint enfin aux portes du château d'Havens.

C'était un formidable édifice, d'environ deux cents pieds de façade. On pénétra

La chanteuse sera Mlle de Roskilde et la danseuse Mlle P. Régner, de l'Opéra.

Au Châtelet, à 2 heures, dernière matinée de la *Châte blanche*.

Au théâtre Michel, à 1 h. 1/2, répétition générale de *En plein air*, revue de M. de M. Dominique Bonnaud jouée par Mme et M. F. Dejas ; intermède par Mlle Marie Leconte, Mlle Charles et M. Paul Raynaud.

Aux Folies-Dramatiques, à 1 h. 1/2, avant-dernière matinée du *Petit Faust*.

Les enfants accompagnés d'une grande personne auront droit à une entrée gratuite.

À Femina, à 3 heures, la *Revue*, (Téléphone 528-68). Métro Alma. Fautuils, depuis 3 francs.

Nos lecteurs trouveront à sa place habituelle le tableau complet des matinées d'aujourd'hui.

Ce soir :

À l'Odéon, à 8 h. 1/2, premières représentations de : 1^{re} *la Tragédie royale*, pièce en trois actes, de M. Saint-Georges de Bouhélier. Distribution :

| | |
|--------------------|----------------|
| La princesse Irène | Mmes Barjac |
| Alfrède | Faber |
| Mariette | Lukas |
| La femme du peuple | A. Boer |
| Le roi Edgard | MM. Desjardins |
| Polydore | Bernard |
| Tricard | Desfontaines |
| Cécilia | Vargas |
| Labural | Joubé |
| Un passant | Denis d'Inès |
| Mimile | Rollan |
| L'ouvrier | Bacqué |
| Joseph | S. Fabre |
| Le soldat | R. Darsay |

2^e *la Mort de Pan*, pièce en deux actes, en vers, de M. Alexandre Arnoux. Distribution :

| | |
|---------------|------------------|
| Priscilla | Mlle Tailhade |
| Pan | MM. Denis d'Inès |
| Ignace | Rollan |
| Le solitaire | Bacqué |
| Le berger | S. Fabre |
| Le vendangeur | Girard |

À la Comédie-Royale, à 9 heures, répétition générale du nouveau spectacle : *Comme les bêtes*, le *Cri-belle de Paris* et *Lille Mary*.

On tirera les Rois, sous la direction de Mlle Mireille Corbè.

À la Comédie-Française, à 8 h. 1/2, la *Paix chez soi* (M. Desnoes, Mlle Dussan) ; le *Baiser* (M. Georges Barr, Mlle Provost) ; le *Misanthrope* (Mmes Renée du Minil, Génat, Berthe Cerny, MM. Leitner, Delhelly, Louis Delannay, Henry Mayer, Falconnier, André Brunot, Grandval, Garay).

À l'Opéra-Comique, à 8 h. 3/4, 5^e représentation de l'abonnement du jeudi (série B), *Orphée* (Mlle Alice Raveau, Mlle Vallandri).

Aux Variétés, à 9 heures précises, le *Roi* (MM. Brasseur, Guy, Max Dearly, Prince, Colombey, Moricoy, Simon, etc., etc.). Mmes Marcelle, Renée, Mlle Diotrice, etc., et pour les débuts de Mlle Lantier dans le rôle de Marthe Bourdier. — À 11 heures, au 3^e acte, la *Réception officielle*.

On commencera, à 8 h. 1/4, par *Un Mari trop matin* (Mlle Chapelas, Harmond, MM. Rocher, Dupuis, Reusy).

À l'Opéra-Comique municipal (Gaité), à 8 h. 1/4 (avec le concours des artistes de l'Opéra-Comique), *Cendrillon* (Mlle Geneviève Vix, Heilbronn, Korsoff, Bailac, de Pommayrac, Vilette, MM. Belhomme, Gourdon, Dousset, Brun).

À la Renaissance, à 9 heures précises, l'*Oiseau blessé* (Mmes Eve Lavallière, André Mager, Juliette Darcourt, Jeanne Desclaux, Antonia Huat, M. L. Horrocutt, MM. L. Guity, A. Dubosc, V. Boucher, C. Mosnier, Fabrice).

À l'Opéra, à 8 h. 3/4, *Raffles* (MM. Signoret, Varcennes, Mmes Avril, Miller, Dermoz, etc., etc.).

À l'Opéra, à 9 heures, *Feu la mère de Madame* (Mmes Armande Cassive, Chalon, MM. Marcel Simon, Darbrey) ; la *Comparaison* (Mlle Desjardins, Desly, M. Brunière, Miller) ; le *Poulailler* (Mlle Jeanne Thomassin, Renée Felyne, Juliette Margot, Mlle Bertie Legrand, Mlle Marie Calvill, MM. Pierre Magnier, Henry Bargeat, Bouchez et Keller).

Aux Capucines, relâche pour répétitions générales du nouveau spectacle.

À l'Opéra, à 9 heures, le *Puits de l'Église*, *Cent lignes énuées*, *Macin fils*, *Une présentation*.

Hier :

Nous avons reçu hier la lettre suivante que nous nous faisons un plaisir de publier :

Monsieur le courrieriste,

N'y aurait-il pas une erreur dans le programme de la soirée à l'Opéra-Comique, tel que vous l'avez publié ? Nous y voyons que Mme Marguerite Carré ne chante point, et notre déception est grande. Nous sommes beaucoup à Paris qui attendons avec impatience le jour où chantera l'exquise artiste que tous les connaisseurs savent gré à M. Albert Carré d'avoir montré dans le plein épanouissement de son talent. Avez-vous fait venir, ou tenez-vous à la disposition de la quinzaine, la délicieuse Mme Butterfly, l'adorable Manon serait-elle malade ? Rassurez-nous, renseignements, monsieur, et vous aurez acquis des droits réels à la gratitude d'un groupe d'abonnés de votre maison et de l'Opéra-Comique.

Sentiments distingués.

P. A...

Nous pouvons rassurer notre correspondant :

dant. Mme Marguerite Carré n'est nullement malade. Si elle ne chante point cette semaine (car notre programme a dit vrai) c'est que l'émotion cantatrice est prise par les dernières répétitions de *Sapho*, dont elle prépare, si nous en croyons des bruits de coulisse, une interprétation tout à fait supérieure. Les abonnés n'auront donc rien perdu à attendre.

Sapho passera vraisemblablement vers le 15 janvier.

Les Rois chez le Roi.

La fête des Rois, avec son gâteau traditionnel, a été célébrée hier soir avec éclat et joyeusement au théâtre des Variétés.

Une table somptueusement servie et toute garnie de fleurs roses et blanches, aux couleurs de Cerdagne, avait été dressée dans le beau décor du troisième acte.

À la fin de la soirée, le Roi, entouré des officiers de son état-major, dans leurs brillants uniformes, les ministres, les sénateurs, les députés, généraux, préfets et sous-préfets en grande tenue, prenaient place autour de cette table, et le gâteau fut partagé.

Qui allait être roi ?

C'est moi, messieurs, proclama joyeusement Brasseur, en agitant une ravissante petite couronne qu'il avait trouvée dans sa part.

L'heureux homme ! s'écria le directeur des Variétés, Brasseur est roi... et il a la fève !

C'est vrai, lui dit Brasseur en riant, mais vous êtes le directeur... et vous avez la gaité !

Nous avons reçu pour Mlle Biana Duhamel :

| | |
|---------------------------------------|--------|
| Mme Michel Carré | Fr. 50 |
| L. G. | 400 |
| Coquelin aîné, Hertz et Jean Coquelin | 100 |
| J. W. Biensstock | 5 |
| Madame Miens | 50 |
| Mme Marie Rognon | 400 |
| Anonyme | 5 |
| Baronne Salomon de Rothschild | 100 |
| C. L. | 25 |
| Mme Charlotte Lormont | 20 |

Total des deux listes précédentes... Fr. 930

(La souscription F. J. G. est de 10 fr.)

Total général... Fr. 1.485

Demain :

Sanga, le bel ouvrage de M. Isidore de Lara, qui avait quitté l'affiche de l'Opéra-Comique pour faire place aux pièces du répertoire pendant la durée des fêtes du jour de l'an, va reprendre le cours de ses brillantes représentations. Demain vendredi, on donnera la huitième avec la troupe de la création, c'est-à-dire MM. Fugère et Boyle, Mlle Chénal et Martyl dans les principaux rôles qui leur valurent un si brillant succès.

On nous avise que miss Isadora Duncan arrivera demain au Havre après une tournée triomphale aux États-Unis.

M. Isola se sont mis d'accord avec M. Lugné-Poe, le représentant à Paris de la célèbre danseuse, et ils l'ont engagée pour une série de représentations artistiques à donner à la Gaité avec le concours de son école de danse.

C'est avec le concours de l'Orchestre Lamoureux, dirigé par M. Chevillard, qu'aura lieu cette série de matinées auxquelles on réservera le mardi et le samedi.

Les « Vendredis de Femina » se continueront demain par une causerie du comte Henry de La Vaulx : « La Conquête de l'air ». Vues cinématographiques. Fautuils : 3 francs.

Au jour le jour :

Au cours de la matinée que donnera, cet après-midi, la Comédie-Française, Mlle Thérèse Kolb qui jouait, jeudi dernier, *Martine dans les Femmes savantes*, interprétera *Lisette du Légataire universel*, et Mlle Dussan, la Lisette de jeudi dernier, incarnera *Martine*. Le reste de la remarquable distribution de jeudi dernier ne changera point.

La répétition générale d'*Orphée*, donnée par l'Opéra-Comique au profit de l'orphelinat des Arts, a produit net 4,315 francs. L'exemple donné par M. Albert Carré sera suivi, espérons-le, car l'orphelinat des Arts a besoin de concours de tous pour l'aider dans sa tâche si belle et si généreuse.

À l'Opéra, à la Renaissance, l'*Oiseau blessé*, la délicieuse pièce de M. Alfred Capus, si merveilleusement interprétée par Mmes Eve Lavallière, André Mager, M. Lucien Guity et l'admirable troupe de la Renaissance, poursuit sa triomphante carrière.

Les trente premières représentations ont donné un total de 208,433 francs. Ce chiffre n'avait jusqu'ici été atteint que deux fois au théâtre de la Renaissance, qui compte maintenant à son actif de si nombreux et si brillants succès.

Les « Samedis de Madame » se continueront après-demain, comme nous l'avons dit, au Gymnase, par une brillante causerie de M. Pierre Mortier. Voici quelques auditions accompagnant la causerie :

Lettre de Desclée, Mlle Madeleine Morlay ;

Scène de *Florise*, Mme Berthe Bady ; *Morceaux de chant*, Mme Isnardon ; *Lettre de Déjazet*, Mme Jeanne Granier ; *le Masque*, *Recueillement*, de Baudelaire, M. de Max ; *Lettre d'Adrienne Lecouvreur*, Mlle Cécile Sorel ; la Comédie-Française ; *Lettre d'une actrice*, Mlle Dietz-Monin.

Tous les soirs, le *Passo-Parlout*, le gros succès du moment au Gymnase.

Les petites boutiques vont quitter le boulevard. À l'année prochaine !... La vente, très bonne pendant la Noël, s'est tenue aux fêtes du jour de l'an, du fait des neiges, du verglas et des boues !... Elle a été suffisante cependant, surtout dans les petites boutiques qui ont su, par quelque côté, se rattacher à l'actualité. C'est ainsi que l'une des plus favorisées de la fortune est une modeste boutique de lingerie, près du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui a bravement arboré cette enseigne :

A LA FEMME X...

SPECIALITÉ DE MOUCHOIRS !

Matinées annoncées pour dimanche prochain :

Comédie-Française, 1 h. 1/2, le *Don Roi Dagobert*.

Opéra-Comique, 1 h. 1/2, la *Tosca*.

Odéon, 2 heures, la *Tragédie royale*, la *Mort de Pan*.

Théâtre Sarah-Bernhardt, 2 heures, les *Révoltes*.

Théâtre Réjane, 2 heures, *Raffles*.

Porte-Saint-Martin, 2 heures, la *Femme X...*

Théâtre lyrique (Gaité), 2 heures, *Cendrillon*.

Gymnase, 2 heures, le *Passo-Parlout*.

Théâtre Antoine, 2 h. 1/4, les *Vainqueurs*, le *Muscle*.

Théâtre Michel, 2 heures, la *Comparaison*, le *Poulailler*, *Feu la mère de Madame*.

Palais-Royal, 2 heures, l'*Heure de la bergère*.

Athénée, 2 heures, *Arène Lupin*.

Ambigu, 2 heures, la *Beauté du diable*.

Bouffes-Parisiens, 2 heures, S. A. H.

Grand-Guignol, 2 h. 1/2, même spectacle que le soir.

Folies-Dramatiques, 2 heures, le *Petit Faust*.

Cluny, 2 heures, *Plumard et Barnabé*.

